

695. À P. DURAND-RUEL

Kervilahouen,
[entre le 25 sept. et le 1^{er} oct. 1886]

Cher Monsieur Durand,

Je suis un peu inquiet de ne pas avoir reçu de réponse à ma dernière lettre, et d'autant plus que M^{me} Hoschedé m'annonce qu'elle non plus n'a pas reçu l'envoi annoncé pour samedi passé et, comme nous avons une traite de notre marchand de vin à payer, elle se trouve très en peine.

Je compte donc sur vous pour lui envoyer la somme double (si vous n'avez pas fait l'envoi au reçu de ces lignes) dès que vous recevrez cette lettre, et puis rassurez-moi au sujet de ce que je vous ai demandé. Il fait de plus en plus mauvais temps, mais je ne perds pas courage et travaille quand même.

Quant à savoir si je fais de la bonne besogne, je n'en sais plus rien. C'est à Giverny que je jugerai mieux cela. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me donne bien du mal et que je fais un métier à attraper rhumes, rhumatismes et tout le tremblement, et que je commence à être très fatigué.

En hâte, tout à vous,

Claude Monet.

Ecrivez-moi et ne manquez pas Giverny.

Document original, Archives Durand-Ruel.

696. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
dimanche soir 26 [septembre 1886]

Enfin j'ai eu deux lettres hier soir, une du 22 et une du 24; comme je le pensais bien, cela à cause de l'adresse mal mise. Ce soir, rien encore, le facteur n'a pas passé encore, et il est 8 heures.

Je suis très peiné de vous savoir si triste et j'en veux à vos filles de vous laisser si seule; et ce que vous me dites de votre santé n'est pas bon non plus; soignez-vous surtout et, comme je ne cesse de vous le répéter, ne vous laissez pas aller à de si tristes pensées: pensez que je vous appartiens, que je vous aime et prenez courage. Je travaille et ne perds pas une minute, ce doit être une consolation pour vous.

Vous avez bien fait de renoncer à consulter M. Rémy, qui ne vous eût nullement tirée d'embarras. Du reste, j'espère bien que Durand vous aura envoyé.

Ce que vous me dites de Mimi est bien ennuyeux, mais il faudra cependant qu'il soit bien courageux, puisque cela est indispensable; mais c'est terrible de penser à cela. Pense-t-il un peu à son père, mon cher Mimi, et bébé oublie-t-il son vieux Monet? Moi je pense bien à eux, comme à vous tous. J'ai bien travaillé, j'ai de longs moments inoccupés et mon esprit prend bien vite le chemin de Giverny.

Me voilà heureux, on vient de m'apporter deux lettres de vous, celle du 23 bien en retard, et celle du 25 hier. Je suis bien heureux de l'envoi de Durand, j'en étais sûr. Me voilà donc un peu rassuré pour vous.

Ne laissez jamais partir Jacques, il trouverait cette vie drôle, et Dieu sait ce qu'il en adviendrait. Vous voyez que j'ai souvent raison et, quoique ce soit pénible, votre devoir est d'éclairer vos enfants, autrement vous aurez bien des déboires, et on sera une victime et vous la coupable. Si, il est des cas irréguliers qu'il faut faire connaître à ses enfants, mais surtout donnez-leur des goûts *simples et modestes*. Croyez-moi, puisque vous vous appuyez sur moi.

Comme je vous l'ai dit, je travaille à force et suis même très las ce soir; il fait toujours assez beau, quoique hier soir le temps ait paru vouloir se gâter tout à fait. Comme il faisait gris hier, j'en ai profité pour aller un peu en mer avec des pêcheurs, et, accompagné de M. Russell, mon Américain nous avons fait une promenade admirable; il y avait du vent et l'on filait ferme entre d'énormes rochers. Puis nous nous sommes fait déposer dans une énorme grotte, où j'ai vainement essayé une pochade; il était une heure et les pêcheurs devaient nous reprendre à 4, car il n'y a pas d'issue possible par terre et il est impossible de gravir ces rochers. A 5 heures $\frac{1}{2}$, personne en vue, nous commençons à la trouver mauvaise, d'autant que le vent et la mer devenaient inquiétants.

M. Russell songeait à grimper quand même et à aller chercher une corde pour me faire monter; enfin les pêcheurs, qui étaient allés relever les tambours à homards à cause du gros temps, sont arrivés, mais c'est avec beaucoup de peine qu'ils ont pu aborder et nous prendre. Alors a eu lieu le retour par une vraie grosse mer; c'était admirable et délicieux, mais quels bonds faisait notre pauvre bateau!

Le soir j'ai dîné chez mon ami de rencontre et aujourd'hui très beau temps et bonne journée de travail, mais je tremble de voir le mauvais temps.

Allons, à demain, il faut se coucher; mille baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous, tout moi,

Votre

Claude.

Document original.

697. À ALICE HOSCHEDÉ

Kervilahouen, 27 sep^{bre} [1886]

J'ai reçu ce soir votre bonne lettre d'hier, ainsi que les cigarettes et les clés de la caisse; je vous en remercie et suis bien heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez; vous ne dites rien de votre santé, c'est sans doute que vous allez mieux.

J'ai toujours beau temps, mais un vent du diable qui me gêne bien, je suis obligé de tout attacher, toiles et parasol. Ma journée a été moins bonne, je me suis fichu dedans pour une étude, je ne m'en suis aperçu qu'en rentrant et suis furieux contre moi, car c'est une toile fichue. Puis en ce moment c'est la plus forte marée de l'année, et elle baisse beaucoup et cela me gêne pour bien des études. Je vais même être obligé de travailler à autre chose pendant deux ou trois jours; enfin il ne faut pas me plaindre, j'ai du beau temps et je pioche. L'Américain part demain, je vais lui faire mes adieux ce soir après mon dîner. Je vais me trouver tout à fait seul à présent, mais je me fais à cette existence. Je mange beaucoup mieux et suis si las, quand le soir vient, que je dors comme un plomb et m'inquiète peu du vacarme des rats.

J'espère pour vous un bon résultat de votre voyage à Paris et souhaite bien que vous trouviez des domestiques convenables, et si ceux que vous avez en vue n'allaient pas, mettez-vous en quête d'autres, afin de bien vite congédier ces horreurs. Vous me recommandez chaque jour de penser à vous, comme si j'avais besoin de cette recommandation, ne le voyez-vous donc pas? Quant aux dangers que je puis courir et à ma santé, rassurez-vous, je me porte très bien et ne cours aucun risque. Je suis souvent fatigué, mais c'est tout, et cela m'est très bon, je crois.

A demain; tendresses et baisers à tous; amitiés à Marthe; pour vous, tout moi.

Votre

Claude.

Je reçois une nouvelle dépêche de Petit m'annonçant les fonds. Sera-ce sérieux cette fois?

Décidément, vous voulez avoir l'écriture à la mode, je ne vous reconnais plus.

Document original.

698. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
mardi soir [28 septembre 1886]

C'est un riche courrier que je reçois ce soir, une lettre de vous, de bébé, de Mimi, de Jean, c'est une joie pour moi. Je répondrai aux petits et ils peuvent être sûrs que je ne les oublierai pas, mais ce n'est pas ici le pays des crêpes, et, bien qu'il y ait autant d'oiseaux de mer qu'on en veut, c'est un peu loin pour en envoyer; j'espère bien que j'en trouverai sur le continent. Je suis enchanté de savoir qu'ils se sont amusés aux illuminations, mais vous deviez être bien fatiguée, en effet, et cette dépêche est en effet bien extraordinaire.

J'espère que votre voyage s'est bien passé, je saurai cela demain; en ce moment vous devriez arriver à Giverny et je vous vois dans votre chambre entourée de tous.

Il fait un temps de chien, hélas, et je tremble que cela ne dure, car cela a commencé avec la nouvelle lune, cela va me retarder, car je n'avais que des études par beau temps et je dois quand même en faire par temps couvert, au cas où cela durerait, afin de ne pas être bredouille. Du reste, ce pays est peut-être plus beau par temps gris, le lugubre n'a pas besoin de soleil; la mer reste bleue, verte et transparente quand même; enfin, j'ai travaillé, mais me suis fait tremper le matin et l'après-midi.

Je n'ai pas reçu la lettre annoncée de Petit, mais une dépêche m'annonçant l'envoi d'un mandat télégraphique de mille francs; en effet, j'ai reçu l'avis du bureau de poste du Palais, de sorte que je vais être obligé d'y aller, ce qui me fera perdre une demi-journée, ce qui ne m'avance guère.

Vous ne dites rien du jardin; est-il encore joli, avez-vous des fleurs assez pour vos corsages? Je voudrais bien pouvoir me transporter pour une journée à Giverny, moi il faut piocher et ne pas penser à cela.

Ecrivez-moi longuement, puisque vous vous ennuyez tant, cela vous occupera et me fera plaisir.

Baisers pour vous et pour tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

699. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], mercredi 29 sep^{bre} [1886]

D'abord que je vous souhaite votre fête, car ma lettre vous arrivera juste le jour des Saint-Anges, et je tiens à être le premier à embrasser, de loin, hélas, mais le cœur y est. Recevez tous mes vœux, toutes mes tendresses. Je ne puis malheureusement rien vous envoyer, il n'y a ici que des homards et des rochers.

Je reçois votre lettre à l'instant, je suis désolé de n'avoir pas pensé à sa fête à lui, le pauvre chéri. Je lui enverrai quelque chose, ou du moins donnez-lui une grosse pièce de ma part.

Je vois que vous avez eu encore des ennuis avec Yvelin; j'espérais que vous auriez pu m'envoyer un mot de Paris et m'attendais à savoir aujourd'hui le résultat de votre voyage.

Après le mauvais temps d'hier que vous avez eu aussi, d'après ce que me dit Jean, il a fait une journée admirable et très chaude; c'est vous dire que j'ai travaillé tout le jour, mais suis exténué; mais je suis désolé, car je n'avance pas mes toiles aussi vite que je voudrais et je crains d'en avoir encore au moins pour dix jours, même avec beau temps, et cependant je suis on ne peut plus raisonnable, car, comme il arrive toujours au bout d'un certain temps qu'on voit les plus belles choses ainsi que le meilleur moment de les faire; j'ai donc raison de ne rien commencer de nouveau, je travaille aux mêmes places par tous les temps.

Il faut dire aussi qu'il y a aujourd'hui quinze jours que je travaille et qu'il est difficile de faire quelque chose de bien en moins de trois semaines; enfin je n'ai pas à me plaindre, j'ai une douzaine de toiles en train et j'espère bien qu'il y en a une bonne partie de bonnes, mais, bon Dieu, que de rochers! Il sera bon que je fasse autre chose pour varier un peu. Je reçois encore une lettre de Renoir qui rentre à Paris; il me recommande de ne pas quitter la Bretagne sans voir le Guildo; il en est émerveillé et m'indique plusieurs motifs à voir.

A demain, mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Merci à Jean de sa lettre; j'espère que vous êtes contente de lui.

Document original.

700. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], vendredi, 1^{er} oct^{bre} [1886]

Hélas, hélas, de la pluie à torrents, impossible de sortir, et j'étais si en train ce matin, la mer était superbe, j'avais bien travaillé et je me préparais à une bonne journée qui m'avance bien, et puis, crac, pendant le déjeuner, ça a commencé, le baromètre a beaucoup baissé, et les marins et les pilotes n'augurent rien de bon du temps.

Comme je vous l'ai dit, je suis allé hier à Palais, cela m'a un peu délassé. J'ai trouvé la route délicieuse, c'est pourtant une route plate dans la lande, mais les hameaux qu'il y a à chaque kilomètre sont si jolis, et puis, il faut dire que, maintenant, je suis plein d'ardeur, le peintre a pris le dessus, et je vois partout de belles choses. Ainsi, en arrivant à Palais, j'ai été émerveillé; c'était l'heure de pleine mer et la rentrée des bateaux sardiniens; cela m'avait laissé froid la première fois, et hier j'étais ébahi des jolies choses à faire; pensez, plus de 800 bateaux qui vont et viennent à la fois, avec des voiles rouges et d'autres vert pomme, et cela sur la mer bleue.

Je viens de passer la revue de toutes mes toiles, elles sont là toutes étalées (et je vous voudrais bien là, près de moi, pour avoir votre impression); eh bien! je crois pouvoir dire que je suis content et si ce diable de temps ne se met pas tout à fait au mauvais, je rapporterai de bonnes choses. Voilà, j'espère qui va vous faire plaisir, car votre lettre d'hier était bien triste, mais j'espère que mes précédentes lettres vous auront déjà apporté un peu de consolation. Du reste, il ne faut plus penser à toutes ces vilaines choses, puisque, comme vous le dites, vous n'avez que moi comme pensée heureuse; et bien! ne pensez plus qu'à vos enfants et à moi, et tout ira bien. Je vous ai dit que j'avais reçu un mot de Mirbeau, mais j'ai oublié de vous dire d'expédier la grosse caisse à cette adresse:

M. Mirbeau, au Pélavé
Noirmoutier (Vendée)

J'ai, je crois, trouvé un riche bateau pour m'y conduire, ou du moins tout près; c'est un bateau d'élèves pilotes qui va tous les deux jours de Belle-Ile à Saint-Nazaire; il viendra me prendre à Kervilahouen même. Je me fais une fête de ce voyage, surtout dans ces conditions, car c'est un très joli bateau, et ce sont de... [la fin manque].

Document original.

701. À P. DURAND-RUEL

Kervilahouen

Cher Monsieur Durand,

Je reçois à l'instant votre lettre chargée contenant 500 francs dont je vous remercie bien.

Je travaille comme un nègre. Je me donne beaucoup de mal, car c'est une nature bien différente et j'ai été très dérouté au début, mais enfin je commence à comprendre le pays et ça marche. Jusqu'à nouvel avis je suis au même endroit. Dès que j'aurai fini ici j'irai ailleurs et vous préviendrai aussitôt.

Merci encore et tout à vous, Claude Monet.

1^{er} oct^{bre} 86.

C'est sans doute par erreur que cet envoi m'a été adressé à Giverny.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 319 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

702. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [2 octobre 1886]

Me voilà encore sans lettre de vous aujourd'hui, et malheureusement il faut nous attendre l'un et l'autre à ce que cela nous arrive souvent, car depuis hier le bateau de Palais à Quiberon ne fait plus qu'un voyage par jour au lieu de deux. C'est le service d'hiver; enfin, j'aurai sans [doute] deux bonnes lettres demain.

Quoique le temps n'ait pas été très beau aujourd'hui, j'ai pu tout de même tant bien que mal travailler entre des grains, mais il fait un vent de tous les diables; mais ce soir il y a meilleure apparence, et le baromètre qui était bas a sensiblement remonté. C'est ce soir, et en ce moment, que les enfants vous souhaitent votre fête; j'espère que cela s'est passé gaiement et que M. Rémy aura été généreux.

Quoique dans un coin vraiment perdu, j'ai fait une rencontre aujourd'hui; en rentrant ce soir pour dîner, je trouvai ma place habituelle prise par un monsieur et une dame qui dinaient et étaient en grande conférence avec l'aubergiste, parlant de chambre et d'installation. Ce monsieur, auquel on avait dit que je faisais des tableaux, s'excuse d'avoir pris ma place, me cause et me demande si je connais Raffaëlli: il me dit être un de ses grands amis. Bref, en entendant mon nom, il se précipite et me donne force poignées de main et manifeste toute son admiration; c'est une critique d'art de *La Justice* qui a fait de très bons articles sur moi, auquel j'avais adressé des remerciements; il doit venir passer une semaine ici. C'est drôle d'être si loin et de faire des rencontres; je ne m'en plains pas, car, une fois le travail fini, c'est mortel, d'autant que les jours diminuent furieusement.

En dehors de cet incident, rien de neuf; je fais des vœux pour le beau temps et, quoique bien content d'avoir retrouvé ma vieille ardeur, je serais bien heureux de revenir près de vous et d'être un moment de retour. J'espère que le courrier de demain m'apportera de bonnes nouvelles et vous embrasse tous bien fort et vous envoie tout mon cœur, tout moi.

Votre

Claude.

Document original.

703. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
dimanche soir [3 octobre 1886]

Comme je m'y attendais, je trouve en rentrant vos deux lettres de vendredi et samedi et je suis bien heureux de penser que j'ai pu vous faire plaisir. J'ai toujours beau temps variable, mais enfin, je peux travailler, je change de toile souvent, enfin je me donne beaucoup de mal.

Je vois avec plaisir que Blanche a suivi mon exemple et s'est remise à la peinture; c'était sans doute ma paresse qui lui ôtait le goût de peindre.

Giverny est-il joli en ce moment? Il me semble que les arbres doivent commencer à se dorer. Et le jardin est-il à peu près bien encore? A ce propos, vous ferez bien de recommander au nouveau domestique de ne s'occuper que des légumes et de l'entretien des allées, cela jusqu'à mon retour. Du reste, vous ne m'avez pas dit s'il était un peu au courant du jardinage. Je ne me rappelle pas si les renseignements que vous avez sur eux étaient en leur faveur; enfin, il faut espérer qu'ils vaudront mieux que ceux-ci.

En effet, d'après ce que vous m'avez dit, les filles vont être désolées du départ des chérubins et sans doute les garçons, enfin, pour ces derniers, je crois qu'ils doivent surtout songer à travailler; ce diable de Jean fait souvent des fautes et a grand besoin de faire des dictées; croyez-vous que, dans sa dernière lettre, il écrit onze avec un h. C'est de l'étourderie je le veux bien, mais impardonnable et je suis sûr que, lorsqu'il m'écrira, il s'applique.

Quant à votre écriture, si je vous dis cela, c'est en plaisantant et parce que je m'étais aperçu du changement.

Écrivez-moi donc comme vous voulez, c'est ce que vous me dites qui m'importe surtout; écrivez-moi longuement, c'est tout ce que je demande.

Si vous n'avez pas encore fait l'envoi de ma caisse à Noirmoutier, ne manquez pas d'en payer le port, j'avais oublié de vous le dire.

Je ne vois toujours pas le jour du départ, je n'en finis pas.

Allons, à demain, je meurs de fatigue, je me mets au lit; mes baisers pour vous et pour tous, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

704. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], lundi 4 oct^{bre} [1886]

Médiocre journée que celle-ci, quoiqu'il ait fait assez beau, mais le temps a été si variable que je n'ai eu le temps quand il me le fallait, et j'ai failli gâter une de mes meilleures toiles en voulant y travailler quand même, mais cela m'a rendu plus prudent pour les autres. Je me suis donc borné à faire une pochade, mais cela ne m'avance pas. Ce soir il pleut et il vente; aussi ai-je bien peur pour demain. Du reste il fait infiniment trop chaud pour l'époque.

J'ai reçu votre bonne lettre d'hier, ainsi que celle de Jean; je lui écrirai demain. Vous savez qu'il ne faut pas attendre d'être malade et vous devez vous soigner. Ce que vous me dites à propos du dentiste est bien ennuyeux pour Marthe, et vous allez malheureusement être de vraies clientes pour ce dentiste.

M. Geffroy, le critique, est arrivé aujourd'hui avec un de ses amis, un graveur et sa femme, et il m'a fallu montrer mes études qui ont été trouvées très belles, mais ce sont des admirateurs et qui ne sont pas aussi difficiles que moi; enfin, cela m'a fait plaisir, quoique je ne sois pas encore arrivé à ce que je voudrais; la mer me donne un mal terrible, elle est si différente de celle que je suis habitué à peindre, mais j'espère bien arriver à ce que je veux.

Caillebotte doit être joliment heureux du succès de son bateau, voilà un siècle que je n'ai eu de ses nouvelles et ne lui ai pas encore écrit; j'ai tant de lettres à écrire et je suis si las le soir qu'après vous avoir écrit, je remets le reste au lendemain.

Je me sens si fatigué que je me couche et m'endors sans lire une ligne.

A demain donc, recevez mes tendres baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

705. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], mardi soir [5 octobre 1886]

Je pensais bien avoir une journée complète de pluie, car ce matin, lorsque je vous ai envoyé ma dépêche, il pleuvait à flots et ça n'avait pas cessé de tomber de la nuit, mais heureusement vers 14 heures le temps s'est de nouveau débrouillé et j'ai pu faire une bonne après-midi.

Le matin, j'ai fait une grande promenade le long de la côte et j'ai vu des choses admirables que je regrette bien de n'avoir pas vues plus tôt, entre autres une délicieuse baie entre des rochers superbes et une plage d'un sable jaune orange; cela, avec l'eau bleue, était adorable à voir. Du reste, plus je vais, plus je trouve le pays joli, le paysage y est superbe, mais il paraît que partout je dois m'attendre à des merveilles.

M. Geffroy, qui connaît toute la Bretagne, me dit que partout je vais être surpris et charmé; c'est un garçon très gentil, il est venu naturellement me voir peindre et est dans la plus grande admiration; il prétend que c'est la première fois qu'on aura peint la Bretagne.

Je suis content de ce que vous me dites de Jean; je pensais lui écrire aujourd'hui, profitant du mauvais temps, mais il est tard et ce sera pour demain. Je me suis attardé ce soir à causer avec ces messieurs et il faisait si beau clair de lune que nous sommes allés faire une promenade vers la mer, c'était superbe.

J'espère que le départ de Louis se passera bien; du reste, je craignais pour vous qu'ils ne restent pas à faire leurs huit jours; donc tout se passera bien, j'espère, et bon débarras.

Vos lettres et vos bonnes pensées me touchent plus que vous ne pouvez croire; vous m'avez souvent mal compris et jugé, et nous n'aurions jamais dû avoir de difficultés malgré mon caractère bien coléreux par moments. J'espère donc qu'il n'y aura plus de nuages à mon retour et vous pouvez dormir confiante, vous n'avez aucune inquiétude à avoir, pas plus quand je serai à Noirmoutier qu'ailleurs.

Je suis absorbé par mes études et n'ai d'autres pensées et d'autres désirs que vous, mais ne nous impatientons pas l'un et l'autre; il faut que ce voyage me soit très bon, c'est très utile après mon succès chez Petit.

Donnez-moi de bonnes nouvelles de vous et des enfants, c'est ce que je souhaite en attendant le bonheur de vous embrasser.

Tendresses et baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

[Kervilahouen],
vendredi 7 ou 8¹ [8 octobre 1886]

J'étais bien désolé hier, car il faisait un temps terrible, et, malgré la meilleure volonté, j'ai dû renoncer à travailler; à force de recevoir des ondées, toutes mes affaires étaient trempées et je n'avais plus rien de sec à me mettre; enfin, comme depuis trois ou quatre jours je ne travaillais plus régulièrement, j'étais navré et voyais tout au pire; enfin le vent a tourné au nord et la journée a été superbe.

Vous me demandez quand je quitte Kervilahouen; je ne puis le dire, car il faut absolument que je termine ces toiles qui seront bien. J'ai dû faire revenir quelques toiles, car, quand le temps changeait, je me trouvais obligé de ne rien faire, et par ces vilains temps il y a quelquefois des choses superbes que l'on peut faire en une fois. Je ne sais ce que je verrai dans le reste de mon voyage, mais chaque jour je trouve ce pays plus beau et j'aimerais beaucoup y revenir passer deux ou trois mois; mais je me dépêche et fais tout mon possible pour terminer au plus vite. Je regrette à présent de m'être engagé avec Mirbeau, mais je ne puis faire autrement que d'y aller; d'après ses lettres, je vois qu'il se formaliserait; seulement si le pays n'est pas épatant, je prétexterai de mon retard ici pour n'y rester que peu de jours.

Je suis content de vous savoir enfin débarrassée de Louis et j'espère que ceux-ci seront bien et resteront malgré vos craintes. Je vois que vous vous êtes assez amusée au spectacle, j'aurais bien voulu voir la tête des petits. Tenez-moi bien au courant de vos tribulations d'Auvers et surtout prenez garde.

Pour ma caisse, je suis stupéfait de ce prix; vous me dites 35 francs, et votre dépêche 25; ce doit être une erreur; en tout cas ça doit aller par Pornic, je crois.

Mille tendresses et baisers pour vous et toutes mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Vous serez bien aimable de me renvoyer des cigarettes.

¹ L'hésitation est de Monet lui-même.

Document original.

707. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [9 octobre 1886]

Hier bien beau temps et aujourd'hui un temps tout ce qu'il y a de plus épouvantable, pluie et vent, la mer furieuse, mais impossible de mettre le nez dehors; j'ai pu seulement travailler à une étude ce matin, mais ces interruptions sont terribles pour moi, tandis que trois ou quatre jours m'avanceraient bien. Je n'ai rien de fini et plusieurs toiles tout près de l'être. Pour me désennuyer, j'ai peint un *Effet de pluie*, une pochade.

Rien de neuf à part cela; je suis très inquiet et ai bien peur que la série des beaux jours soit terminée.

Je suis content des bonnes nouvelles que vous me donnez et souhaite bien que vous puissiez garder ces domestiques, s'ils sont bien.

Je voulais vous dire depuis longtemps de ne pas négliger de faire venir le fumiste avant le froid et de lui faire examiner le poêle de l'atelier, le tuyau extérieur aura besoin d'être noirci; il devait l'être déjà l'an dernier et [Vasconi?] ne l'a pas fait; c'est urgent, sans quoi cela se rouille et ne dure pas.

Vous voudrez bien aussi ne pas oublier de faire sortir de temps en temps mes vêtements; voilà bien des recommandations, mais il y a aussi les dahlias qu'il ne faudra pas oublier de marquer avant les gelées en en supprimant pas mal; pour cela Jean vous aidera.

Hélas, en ce moment c'est à croire que la maison va sauter, tant le vent souffle et de la grêle, c'est effrayant. J'ai bien peur pour demain. Je me couche, j'ai très mal à la tête de ne pas être sorti de l'après-midi; je terminerai ma lettre demain matin et vous dirai si je peux travailler; je ne cesse de penser à vous et vous aime, à demain.

Dimanche matin, impossible de songer à travailler, c'est une tempête et pas la moindre toile pour faire une pochade, si je trouvais un coin abrité du vent. Je vais me promener, car la mer doit être superbe; de ma fenêtre, je l'aperçois qui saute sur la côte.

Vous devez aussi avoir le même temps, ce sera un triste dimanche pour les enfants. Enfin, j'espère que ça ne va pas durer.

A ce soir, mille tendresses, baisers aux enfants, amitié à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

708. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi matin [11 octobre 1886]

Je suis de plus en plus furieux, c'est toujours le même temps, vent et pluie, la tempête, et toujours pas de toiles, sans quoi je trouverais toujours moyen de faire quelques pochades. Hier matin, j'ai fait une promenade avec mes compagnons de passage; nous avons vu des choses superbes, jamais je n'avais vu la mer aussi démontée et tout en étant furieuse, elle conserve sa belle couleur verte et bleue. L'après-midi, j'ai repeint sur de mauvaises toiles du début; mais, pour faire d'heureuses pochades, il faut des toiles pures et j'attends avec impatience celles que j'ai demandées à Troisgros. Je suis désolé de la nouvelle que vous m'annoncez, mais je veux espérer que, malgré vos craintes, la pauvre Germaine est mieux en ce moment. Embrassez-la pour moi.

A propos de Germaine, j'espère que les petits et surtout mon Mimi s'entendent bien avec elle et qu'il n'y a pas trop de scènes entre eux; j'espère aussi que les petits travaillent de mieux en mieux. Dites bien à Michel que je serais bien fâché si je savais qu'il ne travaille pas bien avec M. Cellier et si je pensais qu'il n'est pas sage et obéissant avec vous. Enfin, qu'ils n'oublient pas leur vieux Monet.

Mes compagnons partent aujourd'hui, effrayés du temps. Moi seul sais décidément affronter les mauvais jours, je trouverais même cela superbe, si je n'étais anxieux de terminer et de revenir près de vous. Aussi j'espère qu'une fois cette mauvaise série passée, je vais avoir quelques belles journées et que je pourrai gagner bien vite Noirmoutier; je suis sans nouvelles de Mirbeau et je crains qu'il ne m'en veuille un peu de tarder à venir, ses lettres étaient si pressantes et je lui avais promis de rester peu de temps ici, mais il faut cependant que je mène à bien mes études, puisqu'elles peuvent être bien.

Tenez-moi au courant de vos comptes et de votre situation d'argent; songez à l'économie et ne vous laissez pas déborder.

J'espère que la séance chez le dentiste se sera bien passée pour Marthe et Suzanne.

Blanche travaille-t-elle toujours? Je suis bien aise de voir qu'elle a progressé et, comme j'espère bien retravailler à Giverny, nous travaillerons ensemble.

Embrassez-les tous pour moi et recevez tout mon cœur, tout moi, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

709. À G. CAILLEBOTTE Kervilahouen, Belle-Ile-sur-Mer, Morbihan

Mon cher Ami,

Que devenez-vous?

Moi, je suis ici depuis un mois où je pioche dur. Je suis dans un pays superbe de sauvagerie, un amoncellement de rochers terrible et une mer invraisemblable de couleurs; enfin je suis très emballé quoique ayant bien du mal, car j'étais habitué à peindre la Manche et j'avais forcément ma routine, mais l'Océan c'est tout autre chose. Ecrivez-moi donc.

Je vous avais demandé l'adresse du marchand de pipes à Londres; impossible d'en trouver ici et la mienne ne marche plus; je suis très malheureux. Si vous vouliez être bien aimable, achetez-moi donc *une bonne* pipe en bruyère et envoyez-la-moi par la poste à l'adresse ci-contre et dites-moi ce que je vous dois.

Amitiés,

Claude Monet.

11 octobre 86

M. Berhaut, «Caillebotte, sa vie, son œuvre», Paris, 1978, p. 247, lettre n° 31.

710. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi [12 octobre 1886]

Toujours mauvais temps; hier après-midi, j'avais pu travailler et je croyais que le temps allait se remettre, mais cette éclaircie a été de courte durée, le baromètre a de nouveau baissé ce matin; je suis allé quand même travailler; attachant toile et chevalet et m'étant acheté un vêtement ciré, j'ai bravement travaillé, mais cet après-midi, c'est de la furie et la pluie n'a pas décliné; je fais des pochades quelconques par la fenêtre pour passer le temps, mais, au fond, je suis bien inquiet pour mes pauvres toiles. Il me faut attendre quand même de meilleurs jours.

J'ai été bien heureux d'apprendre que Germaine était mieux; sans doute votre lettre de ce soir m'en donnera de meilleures nouvelles encore.

La lettre de mon frère m'a contrarié, car je sais bien qu'il a un peu raison, surtout étant si près l'un de l'autre, et, à mon retour, il faudra absolument que j'y aille avec les enfants. Heureusement, je lui avais justement écrit hier matin; j'avais profité du mauvais temps pour mettre à jour ma correspondance, car il n'y a qu'à vous que je pense et que j'écris régulièrement.

Mes compagnons, qui devaient partir hier, voyant l'apparence de beau temps ont retardé leur départ, mais partent demain.

Ce matin nous avons fait un vrai festin, nous nous sommes fait faire des crêpes, qui étaient, ma foi, délicieuses; avec cela nous avions du homard naturellement, puis un lapin que j'avais acheté à un Breton, et que j'ai fait rôtir sous ma direction, et enfin une salade de tomates. Ça a été une vraie noce, le tout arrosé d'un très bon vin blanc. Du reste, je suis de mieux en mieux, et les aubergistes sont de bien braves gens, mon vieux porteur est aussi un excellent type et bien obligeant; il est malheureux quand je ne travaille pas et qu'il me voit soucieux; enfin, un brave homme.

Je vous souhaite meilleur temps qu'ici; du reste, je vois que vous êtes mieux partagés que moi.

Toutes mes tendresses pour vous, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

711. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi soir 13 oct^e [1886]

Je suis désolé des nouvelles que vous me donnez de la pauvre Germaine et d'autant plus que je n'ai pas de lettre ce soir; la mer est tellement méchante que le bateau de Quiberon n'est pas venu; j'espérais avoir des nouvelles et il me faut attendre à demain, si le temps le permet. Déjà hier, le bateau était arrivé très tard, et le courrier n'a pu être distribué que ce matin; enfin, j'espère pour vous que le médecin vous aura rassurée; en tout cas, il ne faut pas vous laisser ainsi, et puis vous ne devriez jamais attendre qu'il y ait des malades pour vous munir de médicaments, et c'est toujours ainsi, vous n'avez jamais ce qu'il faut.

Je suis de plus en plus désespéré du temps qui est aussi mauvais que possible, et cependant, comme je vous l'ai dit hier, je persiste à travailler, non pas à mes études commencées depuis longtemps, mais à des tentatives de pochades, car j'ai reçu des toiles, mais il faut vraiment avoir envie de travailler et vous ne vous imaginez pas le métier que je fais à attendre des heures que la pluie cesse pour travailler une demi-heure; heureusement mon porteur est un dur à cuire que rien n'effraie. Enfin, mieux vaut cela que ne rien faire. Ce soir, je suis absolument comme gris de vent.

Mes compagnons sont partis ce matin malgré la mer, mais les malheureux ont dû être terriblement malades; me voilà donc de nouveau solitaire.

Ce que vous me dites pour les souris dans l'atelier est très ennuyeux, et je compte bien que vous allez tout faire pour les détruire, car autrement l'atelier n'étant pas habité, il en viendrait des masses, et l'on ne pourrait plus s'en débarrasser; il serait peut-être utile de boucher le jour qui est sous la porte, soit avec un fort bourrelet, ce qui ne serait pas un mal, ou autrement; en tout cas ayez bien soin de ne rien laisser traîner de grain ou d'épicerie.

Allons, à demain, mais pourvu que le bateau vienne et m'apporte de bonnes nouvelles. Embrassez bien la pauvre Germaine, les petits et toutes mes amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.

Votre

Claude.

Vous avez sans doute pensé à envoyer des cartes pour moi chez Nadar, Castille, Pelletier [Peltier?].

Document original.

712. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 14 oct^{bre} [1886]

Enfin le bateau est venu aujourd'hui, et j'ai vos lettres d'hier et d'avant-hier et je vois avec plaisir que vous êtes sans inquiétude pour Germaine; c'est un point énorme.

Vous me demandez tant de choses dans ces deux lettres que je ne sais trop par où commencer.

Pour les vêtements des enfants, je ne sais que vous dire, c'est très embarrassant, et je trouve inutile pour le moment de les mener à Paris pour cela seulement; une occasion prochaine peut faire qu'ils aillent à Paris, alors il en faudra profiter pour cela. Donc je trouve que le mieux est pour l'instant d'envoyer les vêtements de velours, en tenant compte encore de leur croissances, et préciser qu'on les renvoie par retour du courrier, et après, on leur ferait faire un second costume plus complet; mais, sapristi, quel compte chez ce Petit Matelot!

Pour le vin, j'écris à l'instant, lui envoyant 150 francs que je restais devoir; prenez-en note; j'écris que c'est très pressé.

J'oubliais le costume des petits, mais pour cela vous êtes plus à même que moi de trancher la question.

Vous dites que mes recommandations vous font sourire, et cependant vous éprouvez le besoin de me consulter pour des choses que je ne puis résoudre à distance.

Pour les dahlias, je pense bien que ce n'est pas encore le moment de les rentrer, mais peut-être de les étiqueter, car qu'une gelée survienne et il est impossible de distinguer leur couleur; enfin je compte sur vous pour ces soins que je ne puis donner malheureusement; je voudrais bien aussi qu'on me récolte un peu de graines de soleil, si les petits en ont laissé; j'espère qu'ils sont sages et qu'ils travaillent bien, car maintenant les voilà trop grands pour jouer tout le temps; font-ils des progrès en somme, et que dit M. Cellier? Sans doute que tout est pour le mieux, pourvu qu'il palpe son mois.

Ce que vous me dites des dégâts du jardin ne me surprend pas, car il a fait une tempête terrible; c'était fièrement beau ici, mais je voudrais bien que ça prenne fin. Aujourd'hui il n'a pas plu jusqu'à ce soir 8 heures, mais ça a repris de plus belle.

C'est désastreux pour moi, car voilà près de huit jours que je n'ai pu toucher à mes toiles sérieuses; je travaille, mais cela ne m'avance pas, et ces arrêts sont toujours mauvais. Aussi, dès que le temps aura l'air de se remettre, il me faudra donner un fameux coup de collier, afin de m'en tirer une bonne fois. J'ai reçu ce soir plusieurs lettres de Durand auquel j'avais écrit de m'acheter une montre bon marché, la mienne est détraquée, et cela me gênait beaucoup; il me dit que deux de ses fils sont en Amérique et lui ira dans un mois. Comme vous, Durand craint que ce pays désolé, avec ces rochers, ne soit pas mon affaire et il semble regretter que je ne sois pas plutôt à Pourville; il me dit même que je ferais mieux d'aller en Amérique, que du reste j'irai un jour avec lui; cela devient une monomanie.

J'ai reçu aussi une lettre de Mirbeau qui déplore que je m'attarde si longtemps, persuadé qu'il est que je serais ravi de Noirmoutier et que c'est fait pour moi; il compte aller à Paris en décembre pour quelques jours et passera tout l'hiver où il est.

Mais je vous causerai demain; il me faut écrire plusieurs lettres, et il est déjà 9 heures; c'est bien tard pour moi.

Mille tendresses et baisers pour vous, ma chérie, et pour tous les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Dites à Jean que je lui écrirai demain sans doute. Je n'ai pas encore fini Tolstoï, mais aussitôt je vous les enverrai, ce ne sera plus long.

Document original.

713. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 15 oct^{bre} [1886]

Je n'espérais pas avoir de vos nouvelles ce soir, car, avec la tempête qu'il fait ici aujourd'hui, il n'était pas supposable que le bateau ferait la traversée; ça a donc été une surprise de voir le facteur, et ma joie a été grande de lire vos lignes si pleines d'affection et de tendresse, car vous devez penser que, moi aussi par ce temps je suis à la mélancolie; je pense bien à vous et je me voudrais bien être transporté à Giverny pendant ces mauvais jours.

Comme je vous le dis, la tempête a redoublé de violence; c'est extraordinaire de voir la mer; quel spectacle! Elle est tellement déchaînée qu'on se demande s'il est possible qu'elle redevienne calme; du reste, à force d'être agitée, elle commence à perdre un peu de sa couleur d'émeraude; que je vous voudrais là pour voir cela!

J'ai pu trouver un petit coin d'abri pour faire une pochade, même deux, qui ne donnent que bien faiblement l'idée de ce bouleversement; mais, si demain le temps est le même, j'espère faire mieux; mais que de mal pour atteindre cet endroit abrité! Le vent est si fort que mon porteur et moi avons un mal terrible à avancer, et la mer a envahi presque partout les bords de la côte pourtant élevée de 50 mètres.

Je ne suis pas surpris du retard de la poste; par ce temps le service du bateau est très irrégulier; mais ne vous inquiétez pas sur moi, je suis très bien portant, je dors et mange bien et ne me sens mal que lorsque je suis forcé de rester dans ma chambre; j'ai de suite mal à la tête et j'étouffe de chaleur. Enfin, il faut espérer que nous aurons encore quelques jours passables, autrement je serais au désespoir pour mes pauvres toiles. J'espère que Germaine va vite se remettre, quant à M. Michel, le pauvre chéri, tout en le plaignant, je comprends qu'il pleure pour aller faire son dodo avec vous; je l'envie. Votre petite violette me dit toutes vos pensées, tous vos désirs, je les partage; mais il ne faut pas nous impatienter: il viendra ce jour du retour.

Vous me demandez ce que je puis faire par ces longues soirées. D'abord, je reste le plus tard possible; à la nuit, mon bonhomme rapporte mes affaires et je prends le plus long chemin; puis je regarde ce que j'ai fait, cela me mène jusqu'au dîner, qui me mène à sept heures et demie, huit heures; quelquefois, je reste un peu plus tard à écouter les conversations des pilotes qui sont toujours intéressantes; alors je rentre dans ma chambre, et la correspondance me prend une heure; une pipe et un dernier coup d'œil aux toiles et dodo; mais le vent continue toujours, la maison tremble, on se croirait en mer.

Hier, j'ai oublié de vous le dire, il y avait une noce au village. C'était très curieux; ils ont dansé devant ma fenêtre sur la place des rondes très drôles en chantant, et, le soir, quel vacarme; ça dure encore aujourd'hui et demain. Naturellement les femmes sont très bien arrangées, des bonnets délicieux; pour le coup, c'était une noce curieuse; aussi ai-je bien pensé à Marthe.

J'ai reçu ce soir les cigarettes ainsi que des pipes (envoi Caillebotte); aussi je me régale; mais, rassurez-vous, je fume moins et m'en trouve bien; je ne fume plus du tout au lit et jamais à jeun. J'avais très bien reçu l'envoi Lubin. Merci, car je vous donne bien du mal avec toutes ces commissions.

Il y a eu hier un mois que je suis ici; j'ai payé ma dépense: 120 francs pour le mois, café, extras, vin blanc, etc.; tout compris; c'est épatant. Ce serait délicieux si vous étiez là. Hélas, à demain, mes baisers, tout moi.

Amitiés à Marthe, tendresses à tous.

Votre

Claude.

Document original.

714. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir [17 octobre 1886]

Enfin le temps s'est un peu calmé, le bateau a repris son service et j'ai deux bonnes lettres de vous, et une de Jean, et suis heureux de savoir Germaine en voie de guérison.

Je me doutais bien que vous deviez subir le contrecoup de cette tempête et j'ai bien pensé à vous hier pour votre marché; et ce pauvre jardin; c'est terrible pour vous. Ici, il n'y a pas eu de neige, mais la terre était blanche d'écrume amenée par flocons énormes jusqu'à 4 kilomètres dans les terres, et l'on pouvait croire à une épaisse couche de neige.

Comme je l'ai dit hier à Jean, j'ai travaillé quand même, et c'était une jouissance pour moi de voir cette mer en fureur; c'était comme énervement [*sic*], et j'étais si emballé qu'aujourd'hui j'étais désolé de voir le temps se calmer si vite (la pensée du petit bateau qui m'apporte vos chères nouvelles était une consolation). Du reste, il n'a pas fait beau pour cela; de la pluie presque tout le temps, et je suis allé à ma place d'hier dans l'espoir de donner quelques touches aux pochades faites hier et avant-hier, mais ce n'était plus cela. Mon brave Poly¹, qui me regarde peindre avec admiration, était désolé de me voir y retoucher, prétendant que ce serait un crime de retoucher à d'aussi bonnes [choses], qu'il défiait n'importe qui d'en faire de pareilles et que c'était ce que j'avais fait de mieux; il m'a bien amusé, mais il faut voir le type, il a 59 ans et c'est le plus intrépide d'ici.

Ce soir il fait beau, les étoiles brillent; que sera demain? Le baromètre reste à «grande pluie» sans monter d'une ligne; les marins disent que ce n'est pas fini.

On connaît déjà des sinistres; le frère de la patronne de l'auberge, un pilote, vient de rentrer après être resté ces deux jours à la mer; c'est épatant, quand on a vu l'état de la mer, de songer que de petits bateaux comme cela peuvent se diriger et s'en tirer; j'étais en admiration devant cet homme. J'ai reçu une très aimable [lettre] de Renoir qui me dit que, d'après ce qu'il sait, Durand doit être très content: en rentrant à Paris, il a gratté tout ce qu'il a rapporté de Bretagne, mais que, cependant, il compte avoir une belle exposition pour chez Petit.

J'avais reçu aussi une lettre de Mantz, vous l'ai-je dit? Il vient seulement de quitter les Andelys et s'excuse de [ne pas] être venu nous rendre visite avant son départ, qu'il ne savait si j'étais de retour et qu'il comptait sur moi pour venir le voir à Paris.

Maintenant parlons comptes et finances. Vous vous plaignez et m'énumérez tout ce qu'il vous faut (vous faudrait); hélas, j'ai fait ce que j'ai pu depuis mon départ et me voilà un peu à court, c'est-à-dire que j'ai ce qu'il me faut, mais je ne puis m'en démunir, jusqu'à ce qu'il m'arrive d'autre argent. Je viens d'envoyer encore 150 francs pour le vin et, si je dépense peu, pour ma pension, j'ai pas mal de frais en dehors; c'est chaque [jour] deux francs à Poly, puis des ports de colis, etc.; j'ai déjà envoyé cent francs à mon bottier, car j'étais sans chaussures; c'est effrayant ce qu'on use ici. Enfin, vous savez naturellement que je ne vous oublie pas; ne vous faites donc pas de tracasseries, mais allez sagement et économiquement. Il y a aussi notre loyer auquel je songe, ce qui est

une grosse affaire. Enfin je travaille, c'est le grand point. Tâchez d'éviter la venue d'Auvers et en tout cas soyez catégorique: je vous entends disant que tout cela [est] joli et facile à dire.

Je vous aime et vous envoie le meilleur de moi.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

¹ Monet écrit *Pauli*, ailleurs *Pauly*; nous avons rétabli partout *Poly* (diminutif d'Hippolyte).

Document original.

715. À P. DURAND-RUEL

Kervilahouen, Belle-Ile

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu la montre ainsi que votre lettre. Je vous remercie bien. J'étais pressé l'autre jour, quand je vous ai écrit et ai oublié de vous dire que je serais bien aise de recevoir encore de l'argent d'ici une huitaine de jours, mais pas plus tard, n'est-ce pas? Je vous avais demandé mille francs et n'en ai reçu que cinq cents. Vous serez bien aimable d'en envoyer un peu à Giverny: 300 francs pour samedi prochain, si cela vous est possible.

Je suis très dérangé par le mauvais temps depuis quelques jours et cela va me retarder un peu. Depuis trois jours, c'est une tempête terrible et je n'ai jamais vu un pareil spectacle.

Vous savez que, lorsque je m'y mets, rien ne m'arrête. J'essaie donc de faire des pochades de ce bouleversement, car c'est admirable, mais hélas c'est bien difficile et puis on est si mal à l'aise. Enfin, j'espère qu'après cette bourrasque, je vais avoir encore quelques journées qui me permettront de mener à bien quelques toiles. Je ne sais si ce que je rapporterai d'ici sera du goût de tout le monde, mais ce que je sais, c'est que cette côte me passionne.

Je ne savais pas vos fils partis. Vous attendrez sans doute leur retour pour aller là-bas. Quel courage vous avez! Et à Paris, comment cela va-t-il? Êtes-vous content, avez-vous pu dégager pas mal de nos tableaux? Je suppose que oui, puisque vous me dites avoir fini vos envois.

Je suis surpris que mes tableaux de Grenoble ne soient pas encore revenus. Ayez l'obligeance de les faire demander chez l'emballleur Potier ou à M. Du-bourg.

Ecrivez-moi et ne m'oubliez pas pour ce que je vous demande, ainsi que pour Giverny.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

17 oct^{bre} 86.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 319-320 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

716. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [18 octobre 1886]

Hélas, je commence à être bien inquiet et presque à désespérer; le temps est pitoyable, ce n'est plus la tempête, c'est un vilain temps de pluie noir et froid, le baromètre reste très bas, et on signale des coups de vent. J'ai beau être courageux, je ne veux pas m'éterniser comme l'an dernier à Etretat, et travailler de loin en loin à chaque étude ne donné rien de bon.

Ça m'ennuie de l'avouer, mais je suis découragé, et le métier que je fais est dur, je me sens fatigué. Ce matin, il y avait apparence de soleil et j'espérais terminer une étude, mais le temps s'est brouillé, ce n'était plus cela; j'ai voulu aller quand même, et, d'une bonne chose, j'en ai fait une mauvaise; cela m'a dérouté pour tout le jour.

Je serais navré s'il me faut en rester là; j'étais si bien parti, et dire que, si j'étais venu quinze jours plus tôt, j'aurais pu si bien réussir. Bref, si, d'ici huit jours, le temps n'est pas meilleur, je lâche, car c'est l'hiver, et le soleil baisse, le jour diminue; j'ai dû endosser aujourd'hui la grande tenue d'hiver, les bas de laine et la gâteuse.

Si seulement il faisait froid, mais beau! Enfin, je n'y peux rien et ne puis qu'espérer encore quelques jours. Ne vous désolez pas outre mesure; vous savez qu'une bonne séance demain peut me remonter; remontez-moi au contraire en m'écrivant de bonnes et longues lettres.

Je suis désolé de vous savoir sans argent, mais je n'ose me démunir, si subitement je me décidais à partir. J'ai écrit hier à Durand, et, puisqu'il est content, et qu'il me demande des toiles, je le prie de vous envoyer un peu d'argent pour samedi et lui en demande également pour moi. J'espère donc que vous recevrez pour samedi, mais suis très ennuyé de vous savoir sans argent d'ici là.

Demain je vous enverrai les livres, aujourd'hui je n'ai pas ce qu'il faut pour les envelopper. C'est très joli Tolstoï; vous trouverez peut-être bien des longueurs, des questions philosophico-sociales, mais c'est très bien, et tout y est étudié et très observé; on voit absolument la vie russe.

Allons, à demain; je suis trop las et trop maussade aujourd'hui; je ne pourrais que vous attrister.

Recevez tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

717. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
mercredi matin [20 octobre 1886] 7 h.

Je n'avais pas de lettre hier soir, le facteur ayant jugé que, par ce mauvais temps, il pouvait bien ne distribuer le courrier que ce matin. J'ai donc remis à ce matin aussi ma lettre, car j'étais on ne peut plus fatigué et, à force de passer mon temps sous la pluie, les pieds dans l'eau, j'étais gelé. Je me suis mis au lit avant 8 heures.

Ce matin, il semble vouloir faire meilleur, et je pars bien vite. Sans doute je trouverai votre lettre en rentrant déjeuner; je vous écrirai longuement ce soir. Je vous envoie toutes mes pensées, mes tendresses pour tous.

A ce soir.

Votre

Claude.

Malgré la pluie hier, j'ai pu faire une bonne séance; mais trois heures de pluie pour travailler une heure!

Document original.

718. À ALICÉ HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
mercredi soir [20 octobre 1886]

Je suis bien inquiet, le facteur n'avait rien pour moi ce soir, et, d'après votre lettre d'avant-hier que j'ai reçue ce matin, vous me dites Mimi malade; je l'attendais avec impatience ce courrier de ce soir, et rien, et pour que Michel soit abattu et soit resté ainsi sur vos genoux, il faut qu'il se sente malade.

Je viens de vous faire une dépêche qui partira demain matin à laquelle je vous demande une réponse, car cela me tourmente, bien que je vous sache là; je veux espérer que ce ne sera rien et que demain je recevrai de bonnes nouvelles, mais ce manque de lettres ce soir me fait faire toutes sortes de réflexions, que vous craignez de me le dire plus mal pour ne pas me tracasser et m'empêcher de travailler, et justement le temps s'est un peu remis, il n'a pas plu, et j'ai pu faire une très bonne journée qui m'a redonné un peu d'espoir.

Déjà hier, comme je vous l'ai écrit à la hâte ce matin, j'avais fait une bonne séance malgré une pluie battante. Le matin, tout découragé, j'avais de nouveau passé la revue de mes pauvres toiles et, pour simplifier la besogne, j'en ai anéanti trois que j'ai grattées, des choses qui ne marchaient pas et qui me prenaient du temps plus utile à d'autres toiles. Enfin, ça marche mieux, et, si le temps pouvait seulement rester comme aujourd'hui pendant une semaine, je crois que je serais sauvé; mais pourvu que vous m'envoyiez de bonnes nouvelles!

Je vous ai adressé les deux Tolstoï, j'ai répondu au Petit Matelot. J'espère qu'à Giverny le temps est devenu aussi meilleur; c'était trop tôt l'hiver. Vous pouvez dire aux petits qu'il ne faut pas, comme l'an dernier, qu'il y ait de la neige avant mon retour. J'ai du reste à leur indiquer un nouveau moyen d'attraper les oiseaux; cela se pratique ici pour les grives, les vanneaux, etc.; on les pêche comme du poisson; voilà qui va faire l'affaire de Jacques. On met un ver à un hameçon attaché à un piquet, c'est-à-dire qu'on en met plusieurs dans les endroits où viennent les grives et l'on en prend beaucoup, paraît-il.

Je suis sûr que tout de suite les petits vont se payer cela.

J'ai reçu une lettre de mon frère qui me dit avoir aussi écrit à Jean et me demande si Jean veut venir le voir; ce sera comme vous voudrez et comme il voudra, mais j'avoue que je trouve assez qu'il est depuis assez longtemps sans travailler, qu'il en a grand besoin, et que j'aimerais mieux que nous y allions ensemble à mon retour; si cependant il en a le désir et que ça ne vous gêne en rien, qu'il aille pour un jour ou deux.

J'espère qu'en dehors de Mimi tous sont bien, car Germaine doit être tout à fait remise.

Embrassez tout ce monde-là pour moi, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur, tout moi.

Votre

Claude.

Jeudi 7 h matin.

Très beau temps, je pars travailler.

Document original.

719. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], jeudi 21 oct^{bre} [1886]

Je suis bien content ce soir: la dépêche qui m'a rassuré sur mon Mimi, puis vos deux lettres, celles d'hier et d'avant-hier; vous êtes bien gentille et je vous remercie de ces bonnes lettres, de vos bonnes pensées et de vos tendresses. Que je voudrais donc vous embrasser, comme je vous aime! mais j'espère que, ces tendresses-là, vous me les témoignerez mieux encore, lorsque je serai à Giverny. Il ne faut plus, n'est-ce pas, qu'il y ait l'ombre de divergences de vues entre nous. Qu'il me tarde d'y être; enfin, je suis content et plein d'entrain et d'espoir; il a fait une journée admirable, chaude comme au mois d'août; vous pensez ce que j'ai travaillé! et très bien, je crois; le baromètre monte, je suis dans la joie, mais cette satanée mer est terrible à rendre. J'en voudrais rapporter tous les aspects; elle est si belle, si différente; et puis, je le sens en peignant, je veux vous en faire jouir, vous faire voir ce que je vois, et je suis sûr que cela me fait faire bien.

Aussi, quoique songeant à mon départ, je viens de télégraphier à Troisgros de m'expédier bien vite des toiles; car des toiles vont être finies et je serais obligé de rester sans peindre et de voir des choses superbes et je sens très bien que, plus maître de moi à présent, je pourrais faire en une ou deux fois des choses très bien pour garder; enfin je suis remonté.

Je suis enchanté de ce que vous me dites des domestiques; cela doit en effet vous sembler bien bon.

Dites bien à mon Michel comme je m'inquiète de lui, mais que je veux qu'il soit bien raisonnable, qu'il ne sorte pas trop tôt le matin et qu'il mange à dîner. J'espère qu'ils vont me surprendre tous les deux par leurs progrès. Quant à Jean, je tiens qu'il se mette résolument au travail, dès que sa corvée de travaux du hangar va être terminée; je serais désolé qu'il se croie assez fort; il a bien à apprendre, mais il faut qu'il veuille, mais je ne doute pas de sa volonté; j'ai seulement peur d'une certaine mollesse qui deviendrait de l'habitude.

Dites-moi bien si vous en êtes contente et si cela marche bien entre eux et n'hésitez pas à lui parler comme sa mère. Je vous le demande et vous devez le faire.

Je suis de plus en plus content de mes hôtes; ce sont de bien braves gens et j'y suis maintenant tout à fait bien et mange ce que je veux selon mes goûts, mais, comme vous pensez je me régale de poisson. Quel malheur que ce soit si loin! Comme je pourrais vous faire de bons envois! En ce moment on pêche beaucoup de maquereaux et de mullets; et demain, je vais goûter du marsouin, un pêcheur en a pris un de trois mètres de long. Je ne le savais pas et, ce soir, la mère Marec me montrant une assiette de viande crue me dit que c'était mon beefsteak pour demain, et, en riant, elle m'explique que c'était du marsouin; c'est exactement comme de la viande de bœuf; je vous dirai si c'est bon.

Mais je bavarde et je dois me coucher pour être bien valide demain, car ça fatigue ce métier.

A demain, mille tendresses pour vous et pour tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

720. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi soir [22 octobre 1886]

Hélas! ce beau temps d'hier et mon entrain, j'ai payé cela aujourd'hui par une journée mortelle! Je m'étais fait réveiller au jour, me disposant à abattre beaucoup de besogne; le temps était superbe, mais, vers 9 heures, les nuages viennent, puis du vent et la terrible pluie. Il m'a fallu rentrer piteux et contrit, et ma journée s'est passée à regarder la pluie tomber, espérant toujours une éclaircie. Jamais journée ne m'a paru si longue! J'ai fini par faire une longue promenade sous l'eau et dans l'eau, car les chemins, les champs sont transformés en vrais marais; c'est dégoûtant, désolant, et je sais même ce que vous diriez à ma place. J'étais si remonté hier, et ce satané baromètre qui redescend! Avec cela, plus rien à lire; j'ai prié M. Geffroy de m'envoyer des livres, mais je ne les ai pas; enfin, toutes les déveines. Mais c'est que ce n'est pas drôle cette vie sans le travail, et je voudrais joliment être transporté à Giverny.

J'ai reçu votre lettre, très courte lettre; quatre pages, vous me direz; mais, sapristi, vous deviez être pressée, car les lignes sont d'un espace, comme si on avait hâte d'avoir fini. Aussi je vous en veux; je me réjouissais dans ma tristesse de la pensée de lire une longue lettre, et, crac, ça se lit en une minute. Qu'y avait-il donc de si pressant, bon Dieu?

Enfin, ces courtes lignes me disent que tous sont bien, que, comme moi, vous aviez beau temps hier; c'est beaucoup. Je suis heureux que vos malades se soient vite remis. Quant à vous, j'espère que vous allez cesser de broyer du noir; c'est une bien vilaine occupation, et je croyais que cela ne devait plus vous arriver; je sais bien que, si aujourd'hui vous avez eu le même temps que moi, ce n'est pas divertissant, mais au moins vous avez la vie, les enfants autour de vous et vous êtes chez vous.

J'ai reçu ce soir une lettre du marchand de vin qui m'accuse réception de mon envoi, mais il n'a plus de vin; n'entendant plus parler de moi, il s'est décidé à vendre les deux pièces qu'il m'avait gardées. Il peut s'en procurer, mais il est très augmenté: 230 francs les deux pièces; il me demande réponse par dépêche. Je viens de lui dire d'expédier de suite; ce sera contre remboursement, mais ne vous inquiétez pas, je vous enverrai les fonds.

Merci des soins que vous donnez à mes pauvres fleurs, mais j'espère que vous n'avez pas marqué tous les dahlias; il y a bien à jeter, car plus il y en a, plus ils s'abîment à la cave.

Embrassez bien fort petits et grands, mes amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur, toutes mes pensées.

Votre

Claude.

Je suis content de la lettre de Jean et qu'il se soit remis un peu au travail, mais qu'il ne reste pas oisif, qu'il lise.

Document original.

721. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 23 oct^{bre} [1886]

Vous me dites, dans votre bonne et excellente lettre d'hier, de prendre courage; c'est bien ce que je fais, et il faut en avoir une fière dose avec ce temps qui change tous les jours pour toujours revenir à la pluie. Ce matin, j'étais content, il ne pleuvait pas, c'était un de ces terribles temps sombres, mais qui m'allait pour plusieurs études, et j'ai bien travaillé. J'ai deux toiles qui ne demandent qu'une séance. L'après-midi, la pluie n'a pas cessé, mais, après une heure d'attente, je me suis mis bravement à travailler sous la pluie; les rochers mouillés n'en sont que plus noirs, mais c'est peut-être plus beau.

Il me faut faire de grands efforts pour faire sombre, pour rendre cet aspect sinistre, tragique, moi, plus porté aux teintes douces, tendres; aussi suis-je bien curieux de voir ce que vous pensez de cela. Vous avez sans doute vu des tableaux de Bretagne sombres; mais c'est tout le contraire, c'est tout ce qu'il y a de plus beau de ton, et cette mer, qui, aujourd'hui avec un ciel plombé, était si verte que j'étais impuissant à en rendre l'intensité.

En tout cas, je crois que [j'aurai] une grande variété dans mes bords de mer.

Donc, je ne perds pas courage, du moment que je vois quelques toiles aboutir, cela me donne espoir.

Songez que j'ai trente-huit toiles couvertes; il faut dire qu'il y a sept ou huit pochades et autant de toiles très médiocres, mais il y en a bien vingt-cinq à terminer de front. Vous voyez que je ne perds pas mon temps et qu'il faut être tenace. Je vois que vous subissez les mêmes variations de temps que moi, à l'exception de la température; ici, comme aujourd'hui, il a fait très chaud hier, malheureusement, car le froid donnerait tout de suite du beau temps. J'espère cependant qu'il ne fera pas trop froid et que le jardin ne sera pas mort de fleurs quand je reviendrai.

Je suis sans réponse de Durand, mais je compte bien qu'il vous aura envoyé aujourd'hui. J'espère que votre rhume et celui de baby seront vite passés, mais qui vous oblige à sortir le matin en robe si légère?

Voilà plusieurs fois que vous me parlez d'écrire à Forges, vous ne devriez pas négliger cela, mais j'espère aussi que Marthe ira mieux. Je la félicite de son courage chez le dentiste, (elles doivent [être] dans la désolation de ne pas être à Fontainebleau pour jouir de ces délicieuses parties), du reste c'est une ville de garnison où il y a mieux que du train; qu'elles ne m'en veuillent pas de cette taquinerie, c'est plus fort que moi. Je pense bien à elles et vous pouvez dire à Suzanne que j'ai la constance de lui conserver tous les timbres que je reçois; je les découpe à son intention.

J'ai mangé ce matin du fameux marsouin, et ce n'est pas mauvais; on croirait manger du gibier; mais ce que j'ai mangé de délicieux ce matin aussi, c'est une espèce de coquillage que je ne connaissais pas (du reste il ne se trouve guère qu'ici; on en pêche beaucoup en hiver); cela ressemble à ces drôles de bêtes que nous avons trouvées à Pourville sur une épave; c'est, paraît-il, le même animal; c'est délicieux, et on m'en enverra quand je serai rentré, car ce n'est pas la saison à présent; c'est mon ami Poly qui m'a fait cette surprise.

J'espère que je bavarde; il faut pourtant se coucher, mais j'ai à vous demander encore une corvée, c'est de m'expédier tout de suite encore une caisse, la grosse carrée, celle qui contient le plus de toiles.

Expédiez toujours hôtel de France, au Palais, Belle-Ile, et les clés par la poste.

Mille tendresses et baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre vieux

Claude.

Document original.

722. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 25 oct^{bre} [1886]

Je ne suis pas content, le facteur est venu et n'a rien apporté pour moi; me voilà donc sans nouvelles jusqu'à demain. C'était hier dimanche, vous aurez fait la noce et m'aurez oublié, mais je plaisante et j'espère bien que rien de fâcheux ne vous est survenu; le facteur de Giverny est sans doute la seule cause de ce retard.

J'espère que vous avez le même temps qu'ici; il a fait une journée admirable, et j'ai enfin pu retravailler à mes toiles par soleil; c'est bien un peu changé depuis le temps, mais, comme je connais mieux la chose, ça a marché très bien. Le ciel est superbe ce soir, le baromètre en hausse, je suis plein d'espoir pour demain, bien qu'il fasse trop chaud pour la saison, car, la nuit dernière, il a fait un orage terrible qui m'a empêché de dormir, si bien que je ne me suis pas réveillé assez tôt pour vous écrire longuement, comme je l'aurais voulu; enfin, l'important était de ne pas vous laisser sans nouvelles, car vous n'avez pas à vous plaindre que je ne vous écrive pas régulièrement, et il faut que ce soit vous et que je vous aime joliment pour me livrer à une telle correspondance, et vous savez ce que c'est pour moi d'écrire. Vous avez vu la lettre de Durand; il a décidé l'idée fixe de vouloir me faire aller en Amérique, il peut se fouiller, le brave homme; mes petits voyages sont déjà assez éloignés comme cela.

Quel malheur que ce soit si loin, en effet; vous seriez venue me voir comme à Etretat et, par un temps comme aujourd'hui, vous auriez trouvé cela très beau et peut-être même lugubre. L'eau était calme; c'était superbe, et si ce n'est le besoin que j'ai de travailler et de profiter du temps, j'aurais bien aimé aller en mer; mais il faut travailler afin de hâter ce retour. On n'entend parler que des sinistres causés par la dernière tempête. Un bateau-pilote d'ici a trouvé en mer un trois mâts complètement démanté; partout dans les environs on trouve des débris de navires. A Quiberon, plusieurs bateaux de pêche se sont perdus corps et biens; c'est terrible. A propos de pilote, le susnommé a rapporté un oiseau superbe, qui s'est abattu de fatigue dans son bateau; c'est comme un merle gris perle, avec des taches roses; on l'a mis en cage, mais les petits ne sont pas là, et j'ai demandé sa liberté.

Mais me voilà en bas de la page, il faut dormir; je vous embrasse bien tendrement et tous les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

723. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], 26 oct^{bre} [1886]

J'ai vos deux lettres d'hier et avant-hier et suis [heureux] de vous savoir tous bien portants, mais ce qui me désole, c'est de voir que vous vous lamentez toujours tantôt de soucis intérieurs ou d'argent, ou de trop m'aimer; cependant, en dehors de notre séparation momentanée, vous devriez être plus satisfaite: les nouveaux domestiques sont bien, je ne vous ai pas laissée sans argent depuis mon départ, ce qui est important, et enfin vous êtes tous bien portants à part ces petites indispositions des enfants.

Je suis heureux quand je vous sais à l'abri des ennuis d'argent, je fais ce que je peux du reste pour cela, mais ne puis faire mieux pour le moment, et cependant ça m'ennuie bien de savoir les petits manquant de tout, car ils peuvent attraper mal; je suis bien heureux de les savoir gentils ensemble, et il me tarde bien de les voir, car il me semble qu'il y a un siècle que je suis parti.

Quant à mon inquiétude sur Mimé, vous savez que j'ai confiance en vous, mais quand on est loin, on s'inquiète toujours plus; mais ne me cachez jamais rien. Une question tourmentante pour nous, ce sont ces diables de grands garçons; il faut absolument être énergique et ne pas les laisser prendre cette habitude de paresse.

Si Jean désire aller à Rouen, ce qui est naturel, qu'il y aille samedi prochain, du samedi au lundi, et qu'il en prévienne son oncle, afin qu'il soit certain de ne pas le déranger ce jour-là; du reste, je vais écrire à Jean et aussi à mon frère; mais ce qui ne sera pas un mal, Jean va y être sermonné ferme, j'en suis sûr.

Mais ce n'est pas tout cela, car vous comptez sur mes lettres pour vous remonter, dites-vous. Ce que je voudrais, moi, c'est être près de vous, je le désire bien aussi, mais il nous faut un peu de patience. Il faut absolument que je mène à bien toutes ces toiles dont je suis en somme très content, et je ne crois pas me tromper; c'est justement pour cela que je ne dois pas désespérer. Il me faut lutter, même au risque de recevoir quelques averses. Dès que je quitterai Belle-Ile, je ne serai pas longtemps loin de vous, car je fais déjà abandon de mon tour de Bretagne.

J'espérais comme vous tenir le beau temps; il a fait si beau hier, puis, ce matin, les vents avaient changé et s'étaient mis au froid; j'étais bien content, ayant on ne peut mieux travaillé ces jours-ci et ce matin; mais, vers deux heures, il pleut sans discontinuer, et cela par vent du nord; c'est désolant.

Bref, ne vous impatientez pas et dites-vous que, malgré tout, je travaille et suis satisfait.

Dès que je vais avoir reçu de Durand, je vous enverrai pour le vin. J'ai bien votre compte de dépenses de la semaine, mais ne sais pas l'état de votre caisse; c'est pourtant important. Je ne vois pas de Badufle sur votre note; il ne faut pas le négliger. Puis, je reviens sur toutes ces questions, comme elles me viennent à l'esprit.

Vous ne devriez pas laisser prendre l'habitude aux enfants de se coucher si tôt; qu'ils lisent, car c'est une vie de moule, et il ne faut absolument pas les laisser s'engourdir comme cela.

Je viens de dîner et, tout en mangeant, j'ai pensé que, dans sa dernière lettre mon frère me fixait une date pour la visite de Jean; je viens de retrouver la lettre, et c'est le 8 ou 9; donc que Jean se borne à lui demander quel samedi il peut aller à Rouen et qu'il attende la réponse. Je suis donc, moi, moins [pressé] et ne leur écrirai à tous deux que demain, car j'ai les pieds gelés et ne vois qu'un moyen de me réchauffer, c'est de me rabougrir dans mon dodo.

Mais quel sacré temps il fait; j'ai bien peur pour demain.

Si je ne craignais de vous ennuyer avec mes commissions, je vous demanderais encore de m'acheter une paire de pantoufles chaudes en feutre, de confortables, la mesure de Jean un peu juste; ça m'est bien utile, car par ces longues soirées, lorsque j'ai barboté toute la journée et que je suis là à écrire, je finis par avoir froid.

Puis, en allant samedi au marché, il sera temps de me renvoyer des cigarettes, je fume plus par ces journées de pluie.

A demain, et demain je n'aurai plus rien à vous demander, ni à vous entretenir de questions plus ou moins ennuyeuses, car je m'aperçois que cette lettre est bien longue, mais peu faite pour vous distraire et vous remonter. Enfin, demain j'espère vous dire que j'ai beau temps; en attendant, dites-vous que votre Monet ne cesse de penser à vous, qu'il vous aime et vous voudrait.

Mes baisers aux enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Je sais enfin la vraie manière dont s'écrit le nom du pays que j'habite *Kervillaouen* et non *Kervilahen*¹.

¹ Sur cette question d'orthographe, cf. *supra*, lettre n° 687.

Document original.

724. À G. PETIT

[Belle-Ile-en-Mer, 26 octobre 1886]

... Je suis toujours dans mon île. Des mauvais temps (admirables) sont survenus, qui m'ont empêché de finir les toiles que j'avais commencées, puis je me suis passionné pour ce pays et j'ai entrepris pas mal de choses, et je crois pouvoir vous annoncer de bonnes choses pour montrer cet hiver.

[Il aurait besoin d'argent. Il reste encore une dizaine de jours.]

... En partant d'ici je vais à l'île de Noirmoutier chez Mirbeau. Il paraît que là aussi c'est superbe.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 26 [mars 1963], n° 55.

725. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], mercredi 27 oct. [1886]

Décidément c'est par trop de mauvais temps, trop de pluie et c'est nouvelle lune aujourd'hui, et cependant je suis des plus satisfaits de mes études et même content d'avoir vu le pays par tous les temps; je ne le comprends que mieux.

Inutile de compter sur votre lettre ce soir, il fait une tempête aussi terrible que l'autre jour, mais par un autre vent, et le bateau n'a pu faire la traversée.

Le pays est bouleversé, on a la plus grande inquiétude sur deux canots partis à la pêche, ce matin, lorsqu'il faisait beau; ils étaient partis trois, et un seul a pu regagner le port; c'est celui du patron de l'auberge revenu à l'heure; on a eu beau chercher le long de la côte, on n'a vu ni les gens ni les bateaux.

Ce sont des pleurs de toutes les femmes, sœurs, etc., c'est déchirant; les hommes eux ne s'épatent pas et prétendent que ceux qui sont partis ont dû se réfugier dans quelque grotte, et qu'ils ne sont pas gars à se laisser prendre par la mer. N'empêche que l'on est reparti explorer toutes les anses où on peut les supposer. J'ai bien peur d'assister là à un terrible drame. C'est du reste la journée terrible: il était venu cinq bateaux-pilotes se mettre ici à l'abri du vent du nord qui soufflait toute la nuit; mais, avec la tempête, le vent a tourné, et ces cinq bateaux risquaient d'être brisés contre les rochers, s'ils ne parvenaient pas à prendre le large; mais ceux-là sont des malins et rien n'était beau comme de les voir manœuvrer et partir sur ces énormes vagues. Je suis resté là près de trois heures malgré pluie et vent, et maudissant de n'avoir pas un peu d'abri, ni mes affaires, ne fût-ce que pour avoir une indication de ces positions de bateaux; mais j'avais même du mal à me tenir, tant le vent est fort. Cela peut s'appeler une journée.

Et ce matin cependant il faisait relativement beau, j'avais très bien travaillé et j'organisais déjà à quelles toiles j'allais pouvoir travailler l'après-midi; puis, crac, la pluie et le vent. J'enrage de ne pouvoir être plus fort et de ne pas aller plus vite; il faudrait chaque jour de nouvelles toiles. Cette matinée de mer n'est pas un jour de même, et elle est toujours plus belle; c'est admirable.

N'ayant pas de courrier, je n'ai pas reçu de Durand, mais, comme je suis certain qu'il m'enverra, je vous adresse de suite de l'argent pour le vin, au cas où il arriverait. Voilà 300 francs: le prix est de 230 francs plus le port; ça fera environ 250 au plus; c'est 50 francs en plus, et j'espère que Durand vous enverra les cent francs promis.

Je vais dîner. A tout à l'heure; il me tarde de savoir si on sait quelque chose de ces pauvres gens.

Épilogue de cette journée heureusement sans issue fatale:

Comme j'arrivais pour dîner, l'auberge était pleine de monde tout consterné; deux pères des hommes partis rentraient de leur recherche le long de la côte et annonçaient qu'il n'y avait pas à attendre les hommes (ils sont sombrés, morts). Je vous assure que ça faisait froid et qu'il était difficile de retenir ses larmes. Enfin, tout d'un coup, du bruit, des pas et les six hommes des deux bateaux entrent. Tableau, explications et petits verres; ils en avaient besoin, ils ont eu une journée épouvantable, ne pouvant trouver un refuge, et, plusieurs fois à bout de forces, ne pouvaient plus ramer. Eh bien! ça a fini par des blagues et des rires, et j'ai pu dîner. J'ai appris aussi que j'aurais mon courrier demain: le bateau n'a pu arriver à Palais, mais est arrivé dans un petit port de l'île.

Il paraît qu'à Palais la mer fait des ravages terribles, toutes les rues sont sous l'eau; car c'est justement grande marée aujourd'hui. Impossible d'entrer et sortir des maisons du port, de l'hôtel de France qui est battu par les vagues; et ça ne cesse pas. Enfin, peut-être me réveillerai-je demain avec un temps plus clément: en tout [cas], je suis sûr d'avoir de vos nouvelles et ce sera une consolation. Ne manquez pas de m'envoyer des pantoufles, toutes mes affaires sont transpercées d'humidité et je gèle dans ma chambre; dehors je n'y songe pas, mais une fois rentré c'est plus pénible. A demain, recevez toutes mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Pour sûr demain, au tour de Jean.

Document original.

726. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], jeudi 28 [octobre 1886]

Bonne journée aujourd'hui et, par extraordinaire, pas de pluie. J'ai bien travaillé, quoique ayant perdu ma matinée, mon porteur tuant un cochon, et, bien qu'il se soit fait remplacer par un garçon, je n'ai jamais pu arriver à installer solidement mes affaires contre le vent et, furieux, je suis rentré déjeuner de bonne heure, et j'ai pu rattraper le temps perdu après.

Je suis désolé de vous avoir fait de la peine; ce n'était certes pas mon intention et vous avez pris mon reproche trop au sérieux. Je vois du reste, par votre bonne lettre de ce soir, que vous ne m'en voulez plus; vous savez comme je vous aime et pensez bien que vous lire est une joie pour moi dans ma solitude, avec tous les tracassas que me donnent mes toiles, avec ce terrible temps.

J'ai reçu ce soir de l'argent de Durand, et, comme vous, il me paraît décidément inquiet de me voir peindre ce pays si triste; et voilà qu'après m'avoir parlé d'aller en Amérique, il me conseille de revenir et d'aller passer l'hiver dans le Midi, parce que, dit-il, mon affaire, c'est le soleil. Eh bien! on finira par m'assommer avec le soleil! On doit tout faire, et c'est pour cela justement que je me félicite de faire ce que je fais.

Mon pauvre Jean va croire que je ne veux plus lui écrire, mais ce soir, me voilà une série de lettres indispensables à faire, à Durand, puis à M. Geffroy qui m'écrira une très aimable lettre en m'envoyant des livres, puis répondre à des lettres de réclamation, et j'ai encore d'autres réponses en retard. Vous passez toujours en premier, et j'ajourne les autres, mais Jean sait que je pense à lui et plus qu'il croit, et que cela ne l'empêche pas de m'écrire.

Vous ne me dites pas votre impression sur *Anna Karénine*. Je vais vous en envoyer un autre de Tolstoï que pourront lire les enfants; ce sont des contes populaires très naïfs et très jolis.

Je ne vous ai encore rien dit de cette pauvre petite Cot. Quel dommage qu'elle n'ait pas de petits, car elle vieillit, et je vous conseille d'éviter qu'elle ne devienne mère à présent; cela pourrait hâter sa fin, d'autant que ça ne lui réussit guère.

Je tiens à vous bien recommander la prudence pour les petits avec ce trapèze; je les connais, surtout Michel avec sa bravoure, et il se casserait vite la tête; veillez-y.

Embrassez-les bien fort ainsi que les grands et grandes, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes tendresses, tout moi.

Votre

Claude.

Et surtout soignez-vous bien.

Document original.

727. À P. DURAND-RUEL

Kervilahouen, 28 oct^{bre} 86

Cher Monsieur Durand,

Je viens de recevoir votre lettre contenant 500 francs. Je vous en remercie, ainsi que de votre envoi de 200 à M^{me} Hoschedé. Je compte sur vous pour lui en renvoyer cent ainsi que vous me l'annoncez.

Je ne puis vous dire encore au juste l'époque de mon retour, ces derniers mauvais temps qui se prolongent outre mesure me retardant beaucoup. Je travaille cependant autant que je peux et me félicite d'être venu ici, quoique cela paraisse vous inquiéter. Je suis enthousiasmé de ce pays sinistre et justement parce qu'il me sort de ce que j'ai l'habitude de faire, et du reste, je l'avoue, je dois me forcer et ai beaucoup de peine pour rendre cet aspect

sombre et terrible. J'ai beau être l'homme du soleil, comme vous dites, il ne faut pas se spécialiser dans une seule note. Mais, après cela, je suis décidé à rester à Giverny que j'aime beaucoup l'hiver. Enfin je vous tiendrai au courant de ce que je ferai et surtout de mon retour. De votre côté donnez-moi de vos nouvelles. Jusqu'à avis contraire, vous pouvez m'écrire ici.

Recevez mes meilleures amitiés.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Vous ne me dites toujours rien des tableaux de Grenoble, si vous les gardez ou non. Dubourg m'a écrit qu'il vous les avait fait remettre. Il me demande de lui solder un reste de compte, 2 ou 300 francs, ou de vous en charger. Si vous le voulez bien, cela m'arrangerait ayant l'emploi de l'argent que j'ai. (Réponse).

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 320-321 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

728. À G. GEFFROY

Kervilahouen, 29 oct^{bre} [1886]

Cher Monsieur Geffroy,

Je suis bien coupable de ne pas avoir répondu de suite à votre première lettre si aimable et qui m'a fait le plus grand plaisir, mais, je l'avoue, j'attendais la réponse à ma dépêche pour vous remercier doublement, car vous avez dû trouver mon procédé bien sans-gêne. J'ai reçu hier votre seconde lettre, mais les livres point, et le facteur ne les avait encore pas ce soir. Ce sera sans doute pour demain. Je travaille toujours à force et, malgré le vent et la pluie, je suis de plus en plus entraîné, mes études me donnent beaucoup de mal, mais enfin j'espère en rapporter quelques-unes qui donneront bien la sensation du pays.

Depuis votre départ, le temps a toujours été mauvais. Depuis hier seulement, il fait très beau, mais, hélas, c'est toujours cette terrible lutte du vieux sud et du jeune nord.

Vous avez réellement perdu en partant si tôt. Quelle tempête et quel terrible spectacle! J'ai vainement fait quelques barbouillages de cela, mais c'est bien peu de choses.

J'ai été tout aussi heureux que vous, soyez-en persuadé, de faire votre connaissance et j'espère bien que nous n'en resterons pas là et qu'à mon retour vous viendrez me voir à Giverny et assister au déballage de mes toiles.

Mes compliments à votre aimable compagne et à M. Focillon,

Et croyez-moi cordialement

Votre

Claude Monet.

La famille Marec a été très sensible à votre souvenir et vous envoie le bonjour. Jusqu'à nouvel avis, je reste ici.

Manuscrit de la Bibliothèque de l' Arsenal.

729. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], vendredi 29 oct^{bre} [1886]

Je vous adresse seulement quelques lignes; j'écris à Jean, mais je tiens à ce que vous ayez vos baisers de chaque jour et à vous dire combien je suis content de ma journée; quel beau temps, une journée d'août! j'ai travaillé à six toiles et, pour faire cela par ces jours courts, il ne faut pas flâner. Décidément le soleil est une belle chose, et j'en ai fait aujourd'hui. Le baromètre est à beau temps, et, malgré la chaleur, je crois à une série. J'ai reçu les clefs de la caisse, mais que de mal je vous donne avec tous mes envois et que de frais!

Enfin, je crois qu'avec ce que je vous rapporte, je pourrai rattraper tout cela; je suis enchanté.

Je suis sans nouvelles de Mirbeau depuis assez longtemps et lui ai écrit ces jours-ci, car je crains qu'il ne pense que j'aime mieux rester ici que d'aller chez lui. J'attends de ses nouvelles, et il me dira si la caisse est arrivée.

Giverny doit être bien, si vous avez le même temps qu'ici, mais on ne peut pas tout avoir.

Le comble du bonheur après une journée comme celle-ci serait de vous embrasser, de vous posséder. Enfin, il faut se dire que ces belles journées-là nous rapprochent.

Recevez toutes mes tendresses et embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

730. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], samedi 30 oct^{bre} [1886]

Sans qu'il fasse mauvais, le beau temps d'hier n'a pas duré et la journée ne m'a guère avancé. Vers midi il est venu du brouillard, et, n'ayant rien encore par ce temps, et comme en somme je suis aussi l'homme du brouillard, il m'a bien [fallu] faire autre chose. Je suis donc parti avec des toiles blanches; mais le temps de faire une médiocre pochade, et ça s'est dissipé; et, comme j'étais trop loin pour rechercher d'autres toiles, force m'a été de ne faire que des pochades, pour faire quelque chose.

Ce soir, le baromètre est en baisse; du reste, il a fait si chaud toute la journée qu'il faut s'attendre à de la pluie. Malgré cela, je reste vaillant et plein de courage; seulement je doute que je fasse un bien long séjour à Noirmoutier, car je suis las de me surmener et ne pourrai continuer ce métier-là sans arrêt. Je suis absolument fatigué et de corps et d'esprit, je n'en dors même plus; ce matin, j'étais levé avant le jour, tant j'étais excité du beau temps d'hier.

Je suis bien aise que vous ayez eu aussi du beau temps et que vous en ayez profité pour faire quelques promenades; prenez-en donc le plus possible l'habitude, c'est la santé pour vous et les enfants.

Je suis sûr que Giverny me paraîtrait bien joli avec ses arbres jaunes, après m'être saturé la vue de ces rochers; mais vous savez ma passion pour la mer, et celle-ci est si belle. Instruit comme je le suis et ne cessant de l'observer, je suis sûr que j'arriverais à faire des choses tout à fait bien, si je vivais ici des mois encore. Je sens que chaque jour je la comprends mieux, la gueuse, et certes ce nom lui va bien ici, car elle est terrible; elle vous a de ces tons d'un vert

glauque et des aspects absolument terribles (je me répète). Bref, j'en suis fou; mais je sais bien que pour peindre vraiment la mer, il faut la voir tous les jours, à toute heure et au même endroit pour en connaître la vie à cet endroit-là; aussi je refais les mêmes motifs jusqu'à quatre et six fois même; mais je vous dirai tout cela bien mieux de vive voix et avec mes toiles devant vous. Si ce n'était l'époque si pénible pour faire un aussi long voyage et surtout s'il n'y avait pas la traversée, je vous dirais: « Venez bien vite »; mais il est évident que ce serait trop pénible et trop long pour ne rester que peu de temps; mais, comme je vous le dis, je me dépêche et ne serai pas longtemps absent, dès que je quitterai Belle-Ile. Donc courage et patience à tous deux.

Recevez tout ce que je puis vous envoyer, mes constantes et bien tendres pensées, mes baisers à tous et mes bonnes amitiés à Marthe.

Votre vieux

Claude.

J'oubliais de vous prier de demander au Dr Love, quand vous le verrez, ce que je puis avoir:

J'éprouve depuis longtemps déjà une douleur qui augmente chaque jour: c'est un point à la moitié du dos (côté droit); cela ne me quitte guère, mais est bien plus douloureux à la fin de la journée et plus je travaille, debout surtout; avec cela toujours plus ou moins ce sifflement des bronches que vous me connaissez, mais ce point douloureux dans le dos m'est pénible et me gêne. Ne vous effrayez pas, car, à part cela, je me porte comme un charme; seulement, il vaut mieux savoir et se soigner, si besoin est. Encore tout moi et mes baisers.

Document original.

731. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], dimanche 31 oct^{bre} [1886]

Encore une bonne journée de faite et assez beau temps, et j'ai enfin une toile terminée, c'est-à-dire à laquelle je ne veux plus travailler par raison, car j'y trouverais toujours à faire. Enfin, j'espère que ça va marcher rapidement à présent, car la plupart de mes toiles sont très avancées, sauf quelques-unes dont je ferai abandon et qui ne sont que des répétitions des mêmes motifs. Il pleut ce soir, mais le baromètre est au-dessus de variable, et il peut faire beau demain.

Je ne sais que vous dire pour l'argent, en présence de ce que vous me dites des choses prochaines à payer et de tout ce qu'il vous faut; cela me tourmente et m'inquiète un peu, je l'avoue, car ça va vite, et cependant vous avez reçu pas mal de moi, tant directement que par Durand.

Vous avez reçu à cette heure l'argent pour le vin, maintenant il faut que je commande du cidre, et pour cela il faut qu'aussi je débourse environ 170 francs que je dois. Je vais finir par être à sec. J'ai bien écrit à Petit qui me doit encore mille francs, mais vous savez comme il se fait tirer l'oreille; enfin, pour samedi, j'enverrai purement et simplement une dépêche à Durand pour qu'il vous envoie quelque chose. N'a-t-il donc pas envoyé les cent francs promis pour hier, que vous ne m'en dites rien? Mais que tout cela ne vous tourmente pas trop; agissez au mieux et soyez prévoyante. Enfin, il est grand temps que je revienne, et j'ai peur d'être obligé de me séparer bien vite de mes toiles, car il y a M. Singeot qu'il faut que je solde dès mon retour; et puis, moi aussi, je reçois bien des réclamations. Quelle sale chose décidément que l'argent! On croit toujours qu'on en a assez, et puis il en refaut encore.

J'espère que par le beau temps que vous avez tous vos rhumatismes vont vite se guérir; mais si les temps humides reviennent, il faut prendre des précautions.

J'ai reçu ce soir cette aimable lettre de M^{me} Manet, et il me faut bien vite lui répondre; et c'est tous les jours ainsi.

J'ai reçu aussi une dépêche de Mirbeau; il m'annonce qu'ils comptent venir tous les deux en bateau à Belle-Ile (jeudi) pour me voir et pour me chercher, mais il se figure que je suis comme cela prêt à partir du jour au lendemain.

Je ne suis pas fâché de sa visite, car la solitude [est] grande ici, et s'ils restent deux ou trois jours, cela va un peu faire diversion; puis je suis curieux de voir l'impression que mes toiles vont faire à Mirbeau. Ce n'est du reste qu'un projet, et, s'il survient grand vent, je ne suppose pas qu'ils s'aventurent; c'est sans doute le beau temps de ces jours-ci qui lui aura donné cette idée, dont je lui avais donné l'idée dans une de mes lettres.

Pour moi, je ne pense pas qu'il me soit possible de partir directement en bateau pour Noirmoutier, avec la quantité de caisses que je vais avoir; les deux que vous m'avez envoyées, une que j'ai fait faire ici et celle que j'ai apportée, sans compter les valises, etc. Puis je serai sans doute obligé d'aller à Quiberon pour les expéditions à vous faire d'une partie de ces caisses, et du reste, une fois là, je prendrai [le train?], m'arrêterai à Vannes pour aller visiter Sarzeau, le pays d'Helleu, qu'on dit très beau. Enfin, je verrai tout cela: je n'y suis pas encore. A demain, recevez toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

732. À ALICE HOSCHEDÉ

Kervilahouen, 1^{er} nov^{bre} [1886]

Ci-inclus un billet de cent francs, afin que vous ne soyez pas gênée pour le mois des domestiques, et je viens d'envoyer 150 francs au marchand de cidre, dont 250 à marquer et 300 que je vous ai envoyés pour le vin; vous voyez que je me saigne et fais ce que je peux.

Je suis content que Durand vous ait envoyé et demain je lui écrirai pour vous samedi, mais, pour Dieu, ouvrez l'œil et, si la cuisinière vous demande des truffes, calmez-la (ou bien attendez que j'y sois). Comme je vous l'avais prévu, il a plu toute la nuit, mais il a fait une journée superbe et toujours très chaud; malheureusement je n'ai pu autant profiter que je l'aurais voulu de ce beau soleil, à cause de l'heure de la marée qui ne coïncidait pas avec tous mes motifs par soleil, sans quoi j'en aurais pu terminer un ou deux, et ça ne sera ce qu'il me faut que dans quatre ou cinq jours; mais je ne reste pas à rien faire pour

cela; je suis tellement habitué à peindre sans arrêt depuis le matin jusqu'à la nuit que, malgré tout, je recommence ou fais des pochades, m'imaginant toujours que ce que je commence sera mieux et que je pourrai faire en deux ou trois séances; ça me réussit quelquefois, mais ça me trompe encore plus souvent. Du reste, il y a des moments où je crains de m'abuser, je me trompe peut-être, je m'excite au travail, mais il se peut aussi que cette excitation seule me rende aveugle ou indulgent; mais cependant je ne crois pas; tant de mal et d'observations doivent donner un résultat.

D'après mes plans et ce qui me reste à faire, je me vois ici encore pour jusqu'au 14 ou 15, ce qui fera juste deux mois de séjour ici et de travail. Je compte ce délai en faisant la part des mauvais jours, car, si je suis un peu favorisé, j'aurai fini plus tôt, mais en tout cas je ne dépasse pas cette date, et, fin de ce mois, rentrée au bercail.

Ce que vous me dites de Giverny, des arbres jaunes et du brouillard me donne des remords, car voilà deux automnes que je manque et je me promets bien l'an prochain de n'y pas manquer.

Je vous envoie toutes mes tendresses, mes baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

J'ai reçu les cigarettes.

Document original.

733. À BERTHE MORISOT Kervilahouen, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan.

Chère Madame,

Je reçois seulement l'aimable lettre que vous m'avez adressée à Giverny et me hâte de vous répondre, car j'habite un pays où le service de la poste n'est pas très accéléré grâce aux bateaux-postes qui fonctionnent très irrégulièrement en cette saison, ne m'accusez donc pas si ma lettre vous arrive si tardivement. Merci mille fois de votre gracieuse invitation, je suis aux regrets de n'en pas pouvoir profiter (pour le moment du moins), mais soyez bien certaine qu'aussitôt mon retour, dans un mois environ, je viendrai vous voir.

Je suis ici depuis près de deux mois, un pays terrible, sinistre, mais très beau, qui m'avait peu séduit au premier moment, mais l'océan est si beau que je me suis embarqué dans une quantité d'études et plus je vais, plus je suis émerveillé; mais quel terrible temps! Je travaille par la pluie, par le vent. Bref, je suis très emballé; je me fourre peut-être dedans, mais je vais toujours.

J'ai fait part de votre bon souvenir à Giverny où tout le monde est heureusement bien.

J'espère que M. Manet va aller de mieux en mieux, faites-lui, je vous prie, mes meilleurs compliments et croyez bien à l'amitié de votre tout dévoué

Claude Monet.

1^{er} novembre 86.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 129-130.

Document original.

734. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi 2 nov^{bre} [1886]

Quelle désolation pour vous que ces demandes d'Auvers, que je comprends votre ennui, mais surtout ne faiblissez pas, ou bien ce sera continu; soyez ferme et mettez plutôt les pieds dans le plat; vous avez bien assez à faire et bien assez de soucis dont on ne s'inquiète pas, et m'est avis que vous devez vous débarrasser une fois pour toutes de ces menaces. A ce propos, pour vous comme pour moi, il est urgent que vous mettiez au feu toutes les lettres dans lesquelles nous causons de cette vilaine question; faites-le donc, c'est plus prudent et plus convenable.

Cela dit, que je vous remonte en vous disant que j'ai très bien travaillé aujourd'hui par une journée superbe; j'ai fait de bonne besogne, je crois, et le baromètre est au beau, vent du nord, et, si ce n'était l'heure de la marée qui ne m'est pas encore favorable, ça irait comme sur des roulettes. Merci de vos bons soins pour mes chères fleurs, vous êtes une bonne jardinière; il n'est pas urgent encore de déterrer les glaïeuls, mais, quand on le fera, je recommande les plantes vivaces, les anémones, mes jolies clématites dans le petit rond, enfin bien des choses; mais qu'on ne se presse pas, j'arriverai à temps, j'espère. En tout cas, ce que le domestique peut faire, c'est de labourer sur toute la longueur du poulailler et de la clôture sans gêner une plate-bande (pardon) de 70 centimètres environ, où je veux semer des pavots, mais qu'il ait soin de laisser les roses trémières; il y en a beaucoup du côté du poulailler dans les mauvaises herbes (Jean pourra lui montrer); il y a là aussi quelques glaïeuls qu'on peut retirer.

Je viens d'écrire à Durand pour qu'il ne manque pas de vous envoyer chaque samedi; j'espère qu'il n'y manquera pas.

Mirbeau et Alice arrivent demain; une dépêche m'annonce qu'ils doivent partir de Noirmoutier demain matin à 8 heures pour arriver au Palais vers 5 ou 6 heures. Ici les marins prétendent qu'avec le vent du nord et la grosse mer (ils auront vent debout, si d'ici demain le temps ne change pas) ils ne pourront pas arriver dans la journée; mais je dois quand même aller au-devant d'eux à l'heure indiquée, et, si j'ai à les attendre au Palais, je vous écrirai là une lettre qui vous arrivera en même temps que celle-ci. J'ai reçu ce soir la caisse, mais pas encore les feutres; j'ai reçu aussi plusieurs livres, envoi de M. Geffroy, et, quand j'en aurai lu, je vous ferai un envoi.

Je suis en effet en retard avec ces chers petits, mais dites-leur bien que je médite de leur envoyer, quand je partirai d'ici, deux beaux goélands; je les emporterai moi-même à Quiberon, leur donnerai bien à manger et les expédierai, mais il ne faudra pas les laisser à Vernon longtemps, car ils mourraient.

Il y a ici des masses d'oiseaux de passage en ce moment. Ce matin, j'ai pris dans ma chambre un délicieux oiseau-mouche plus petit qu'un roitelet, presque un papillon; il ne voulait pas partir; je l'ai mis sur ma fenêtre deux fois, et

deux fois il est rentré. Poly prétendait qu'il resterait jusqu'à ce qu'il ait mangé toutes les mouches, mais il est cependant parti avant. Le gardien du phare en trouve tous les matins des centaines qui se tuent contre les vitres, attirés par le feu. Le gardien attend le moment de la bécasse pour m'en donner; ils ont toutes sortes de gibiers. Allons, à demain, recevez de bons baisers pour vous et tous, mes amitiés à Marthe et encore tout mon cœur, tout moi,

Votre

Claude.

Document original.

735. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],

jeudi soir 11 h^{res} [4 novembre 1886]

Comme vous devez le penser, ma vie a un peu changé depuis hier; d'habitude, à cette heure, je dors profondément, mais je ne veux pas me coucher sans vous adresser quelques lignes un peu moins longues peut-être, car il me faut me lever de bonne heure demain, afin de rattraper le temps que j'ai un peu perdu aujourd'hui.

Mes voyageurs sont arrivés hier à 7 heures seulement, lorsque je commençais à désespérer. La mer avait été très grosse, et ils ont été tous malades, la belle Alice Mirbeau et un de leurs amis; il a fallu qu'ils se sèchent avant de prendre le chemin de Kervilahouen et nous sommes enfin arrivés à 9 heures.

On a dîné très gaiement, puis il a fallu voir les toiles à la lumière; premier enthousiasme de Mirbeau, aussi grande déception de ne pouvoir me ramener avec eux.

Ce matin, j'ai laissé tout ce monde dormir et suis parti au travail; j'ai fait ma bonne matinée par beau temps. Ils sont venus au-devant de moi; on a fait un tour, puis le déjeuner qui s'est un peu plus prolongé que lorsque je suis seul et il a fallu revoir les toiles au jour.

Là, l'enthousiasme de Mirbeau a débordé; je me suis révélé sous un autre jour, mais cela m'a un peu fait perdre de temps et je n'ai pu travailler qu'un peu tard et vous voyez que ce soir les conversations artistiques et littéraires m'ont fait dépasser l'heure du coucher, mais comme ils ont intérêt à ce que je vienne bien vite à Noirmoutier, je dois travailler demain sans m'occuper d'eux. Enfin, je suis content que mes toiles soient trouvées bien, mais il est vrai que Mirbeau est tellement fanatique!

J'ai reçu vos bonnes lettres et vois que vous avez toujours bien du souci, mais suis bien heureux que mes lettres vous fassent plaisir; puis, j'ai une bonne nouvelle de Durand qui me dit qu'il vous enverra chaque samedi 200 francs; du reste, voici sa lettre.

J'ai reçu ce soir les pantoufles; merci de vos bons soins pour mes douleurs. Je n'ai pas reçu le fameux cataplasme, je l'aurai sans doute demain et l'emploierai de suite, car c'est agaçant.

A demain, plus longuement j'espère; excusez-moi pour aujourd'hui. Recevez toutes mes tendresses, tout moi et à bientôt, car Mirbeau sera de retour pour le 1^{er} décembre à Paris; je ne resterai donc que peu de temps chez eux; ils restent deux ou trois jours ici.

Baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

736. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],

vendredi soir 11 h^{res} [5 novembre 1886]

C'est encore bien tard, mais je m'en voudrais trop de vous laisser sans un mot; vos [lettres] sont trop gentilles et vous pouvez vous rassurer et être bien sûre que je vous reviendrai comme je suis parti, tout à vous. Il m'est impossible de travailler aujourd'hui, une pluie battante une partie de la journée, impossible même de sortir de la matinée; vers 2 heures j'ai voulu travailler, mais cette fois toutes mes affaires ont failli être emportées et force m'a été de plier bagages.

Mes visiteurs sont dans la désolation, car ils devaient partir demain matin, et en présence du temps, de l'état de la mer et de l'avis des pilotes, ils n'osent guère se mettre en route, tandis que le patron de leur bateau trouve le temps très beau et répond d'arriver à bon port. Enfin, ils sont très incertains s'ils partiront demain matin; avec cela l'ami de Mirbeau, qui est un type épatant, a été si malade en venant qu'il a un trac monstre pour le retour. Moi, je leur souhaite beau temps, car ce serait aussi du beau temps pour moi. Les jours passent et il me faut en finir absolument d'ici dix jours à Noirmoutier, et nous revenons ensemble.

J'ai reçu les wlinsi¹; je vais m'en mettre, mais aujourd'hui j'ai peu senti ma douleur; c'est surtout les jours où je travaille beaucoup.

Je suis heureux de penser que Durand vous envoyant, vous serez en partie soulagée des ennuis dont vous me parlez.

Pardonnez-moi ces courtes lignes; si je suis seul demain, je me rattraperai. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur dans mes baisers pour vous et les enfants,

Votre

Claude.

J'entends vos cris d'effroi d'ici, je sais votre frayeur des souris, mais cela devient terrible et il faut tout faire pour s'en débarrasser.

Samedi matin 6 heures et demie un temps de chien, de la pluie, du vent, de la grêle; impossible de s'embarquer et malheureusement pas de chance de travail. C'est désolant, car malgré l'admiration de Mirbeau, dès que je m'arrête un peu et que je perds cet entrain au travail, je suis tout de suite moins satisfait de mes toiles et, malgré le charme de mes visiteurs, je souhaite leur départ. Mais à ce soir, voilà le grand jour; il faut déjeuner et voir le temps, et vous, vous allez sans doute voir vos bêtes; il me tarde bien d'être revenu.

Mille baisers encore.

Votre

Claude.

¹ Wlinsi, sorte de révélsif employé au siècle dernier.

Document original.

737. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [6 novembre 1886]

J'ai toujours mes compagnons, cela veut dire que le temps n'est guère beau; aussi étais-je désespéré ce matin et j'en voulais presque à Mirbeau d'être là, m'imaginant que sans eux je pourrais peut-être travailler, mais ce n'était cependant guère possible, le temps changeant toutes les minutes, j'ai pu cependant à peu près travailler l'après-midi, mais avec bien du mal. Sans doute ils partiront demain par un bateau-pilote, le leur n'étant pas assez sûr pour faire ce voyage par gros temps.

Mirbeau est toujours en extase et dans l'admiration du pays, il avoue que c'est plus grandiose qu'à Noirmoutier; du reste nous avons [vu] ce matin des choses admirables, que je regrette bien de n'avoir pas faites, mais je ne puis refuser d'aller quelques jours chez eux, et ce doit être très beau également dans un tout autre genre.

Depuis qu'ils sont ici, ce n'est que noces et festins; la belle Alice, qui est vraiment très gentille et très bien, surveille la cuisine et nous fait manger d'excellents plats qui me changent de mon ordinaire.

Mais malgré tous ces attraits, je ne souhaite que du beau temps et leur départ, car j'ai à travailler et il me faut une complète tranquillité. Je vois que vous êtes toujours bien soucieuse et que vous vous abîmez dans des pensées noires, et cela me désole. J'espère au moins que mon retour vous remettra tout à fait; vous ne devez pas non plus douter de moi, ni du désir que j'ai de vous voir; que je voudrais donc être à ce moment. La pauvre Blanche a aussi ses déboires avec ses études; que dirait-elle, si elle avait à faire la mer qui ne reste jamais la même? J'espère que cette dernière séance du dentiste se sera bien passée; cela me fait toujours penser à mon pauvre Mimi; il faudra bien s'exécuter si c'est indispensable.

Je suppose que M. Cellier n'est pas sérieusement malade; ce serait bien ennuyeux pour tous.

Enfin, j'espère pour vous que ce fameux samedi toujours si redouté se sera bien passé et que vous aurez à temps et mon envoi et celui de Durand. A demain de bonnes nouvelles, j'espère; recevez toutes mes pensées, mes caresses, tout moi; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Monet.

Document original.

738. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
dimanche soir [7 novembre 1886]

Je ne saurais vous en vouloir de votre inquiétude au sujet des Mirbeau, mais je ne puis non plus m'empêcher de sourire, car vous ne me connaissez pas. Rassurez-vous donc bien et, si je vous dis que je trouve la belle Alice très gentille, soyez sans crainte.

Ils sont toujours ici; chaque [jour] ce sont de faux départs à cause du temps; ce matin tous les paquets étaient faits, déjeuner de meilleure heure, dépêche annonçant le retour, mais, sur le conseil des pilotes qui affirment que le bateau qui les a amenés n'est pas sûr, contrordre et renvoi à Noirmoutier du susdit bateau, de sorte qu'ils vont partir par un bateau-pilote que l'on attend ici cette nuit ou demain.

Tout cela est très comique, parce qu'il y a avec eux un monsieur très poltron, qui, depuis leur voyage pour venir, a un trac énorme du retour, surtout en entendant parler de dangers, et il n'ose pas demander à Mirbeau de retourner par chemin de fer, ce qu'ils ne veulent pas; mais cela est très très amusant; aussi avons-nous des repas des plus gais. Alice régnante continue à cuisiner et met l'aubergiste sens dessus dessous.

Aujourd'hui, elle était en tenue de voyage, c'est-à-dire en homme, et, ma foi, très bien; ça a été une révolution dans le pays, et surtout lorsqu'on lui a vu tuer une espèce de corneille au vol. C'était une telle procession pour venir la voir qu'elle a dû défaire sa valise et se remettre en robe!

J'ai assez bien travaillé aujourd'hui et j'espère du beau temps pour demain; le temps se met aussi au froid ici, et ce sera une bonne affaire pour moi, car hier j'ai eu comme un moment de découragement et j'étais très agacé de ne pas être seul, et vous savez comme tout de suite je perds mon entrain. Je trouvais tout mauvais; mais je me suis heureusement remonté aujourd'hui. Du reste, ils ont eu l'esprit de me laisser aller travailler et ne sont venus me trouver qu'à la fin du jour, et sont les premiers à vouloir que je travaille à force, car ils comptent sur moi pour le 15, c'est-à-dire de demain en huit. Quant à rester chez eux, rassurez-vous: ils quittent Noirmoutier le 1^{er} décembre, donc ce retour tant désiré approche.

J'espère bien qu'après sa promesse, Durand ne vous a pas oubliée. A demain, pensez que vous êtes la seule Alice pour moi et que je n'ai qu'un désir, c'est de vous le dire et vous le prouver. Mille tendresses et baisers pour vous et les enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

739. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [8 novembre 1886]

Pas de lettre de vous ce soir, ça me rend toujours soucieux et c'est presque toujours le lundi; enfin, c'est deux lettres pour demain.

Ici une bonne journée de travail, un temps superbe, mais forcément j'approche de la fin. Voici encore deux toiles auxquelles il ne m'est plus possible de travailler, le soleil n'éclairant plus du tout les choses de la même façon; c'est un crève-cœur pour moi, car je voyais encore bien des choses à ajouter. Enfin, il me faudra mûrir tout cela en le voyant dans l'atelier près de vous sur ce pauvre vieux canapé.

Ce soir, il fait un temps ignoble, de la pluie et du vent, mais cela me sourit toujours de voir le mauvais temps la nuit, il y a plus de chance de n'en pas avoir le jour.

Les Mirbeau sont toujours là et très ennuyés de ne pouvoir partir et voilà qu'ils regrettent d'avoir renvoyé leur bateau; le bateau-pilote qui devait les prendre est venu cette nuit, mais est reparti aussitôt sans avoir le temps de les prendre. Mirbeau se plaît beaucoup ici, mais sa femme et son ami voudraient bien être rentrés, et, d'après le temps qu'il fait, je doute qu'ils puissent encore partir demain. Aujourd'hui ils ont fait une récolte de champignons; il y en a des masses ici et nous nous sommes fort régalés ce soir. Il paraît qu'à Noirmoutier il y en a encore plus et de toutes les espèces.

J'espère que Jean sera revenu exactement aujourd'hui et que son voyage se sera bien passé; je ne puis lui écrire ces jours-ci ayant moins de moments à moi, et je vais même avoir bien à écrire, quand je vais être seul, car en ce moment, je me couche tard et il faut que ce soit vous pour que je résiste à me mettre au lit; je vous vois dans le vôtre avec votre baby près de vous et mon Mimi dans son petit coin; enfin, cette séparation touche à sa fin, dans une vingtaine de jours, dans quinze même, lorsque vous recevrez ces lignes, je serai à vous, mais il faut souhaiter des temps propices, autrement j'aurai bien des choses incomplètes. J'ai beau tâter le terrain et essayer de ne pas aller à Noirmoutier, pour rester un peu plus ici, je vois que Mirbeau m'en voudra, et il y a même quelque chose de n'y être pas allé avant de venir ici; j'ai senti quelques petites pointes qui sont significatives.

A demain, recevez mes tendresses, mes pensées et mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

740. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], mardi 9 nov^{bre} [1886]

Je suis absolument navré des deux lettres (car moi aussi j'étais sans lettre hier) que je reçois et je ne comprends rien à cela, car je n'ai pas manqué un seul jour de vous écrire, et je vous assure qu'il n'y a pas de distractions possibles qui m'en eussent empêché, surtout sachant votre inquiétude, mais pourquoi donc n'avoir pas plus confiance en moi? Enfin, j'espère qu'aujourd'hui vous aurez reçu mes lettres et êtes rassurée. Les Mirbeau sont partis ce matin par le bateau-pilote; on est venu les réveiller à 6 heures, et à 8 heures ils étaient en route. Du reste, je vous l'annonce dans ma dépêche.

Je suis enchanté d'être seul et j'ai mieux travaillé aujourd'hui. J'ai repris mes petites habitudes, mes repas très rapides; enfin, je me sens plus libre.

On m'a fait promettre de venir à Noirmoutier pour le 15, c'est-à-dire lundi; j'ai promis, mais s'il est nécessaire pour mes toiles de rester un peu plus longtemps ici et surtout si le temps est beau, je retarderai de quelques jours, mais ne craignez rien, je n'en rentrerai pas plus tard pour cela, puisque Mirbeau est obligé d'être à Paris pour le 1^{er} décembre.

J'espère donc que ces nouvelles vont vous satisfaire et que vous ne m'en voulez pas.

Vos deux lettres me font de la peine, surtout celle d'hier si laconique, et il me tarde d'être à demain soir pour lire vos excuses de ces vilaines suppositions.

Je vous adresse deux livres, les contes de Tolstoï et un Goncourt médiocre; au fur et à mesure que j'aurai fini, je vous en enverrai d'autres. Vous recevrez aussi *Le Phare de la Loire*, tout le pays se l'est repassé, et chacun venait me le montrer fièrement. Poly seul était vexé de n'être pas compris dans cette note, car il dit lui-même: «Aujourd'hui nous avons bien travaillé.»

Je viens de recevoir une très gentille lettre de Jean qui me dit s'être amusé à Rouen; je suis donc très content qu'il y soit allé. J'espère que son bobo va mieux; je ne puis lui écrire encore, j'ai pas mal de lettres à écrire que je ne puis ajourner davantage.

Vous ne dites pas si M. Cellier est remis et si les enfants ont repris leur travail, ni si Durand vous a fait l'envoi; enfin, je vois que vous aviez l'esprit à l'envers, mais je compte sur une bonne et longue lettre pour demain.

Je vous aime, ne le savez-vous donc pas? Recevez tout mon cœur et mes baisers pour vous et les enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.

Votre Monet rien qu'à vous.

Document original.

741. À P. DURAND-RUEL

Kervilahouen, Belle-Ile, Morbihan

Cher Monsieur Durand,

Je suis en retard pour vous répondre, mais c'est que je viens d'avoir la visite de Mirbeau qui est venu pour quelques jours ici et j'ai eu un peu moins de temps à moi en dehors du travail.

Vous me demandez de vous envoyer ce que j'ai de terminé; je n'ai rien de terminé et vous savez que je ne peux juger réellement de ce que j'ai fait que lorsque je le revois chez moi et j'ai toujours besoin d'un moment de repos avant de pouvoir donner les dernières touches à mes toiles.

Je travaille toujours beaucoup, j'ai souvent du mauvais temps malheureusement, et pour bien des motifs j'ai du mal à retrouver l'effet, et j'aurai beaucoup à faire une fois rentré à Giverny.

Je ne pourrai être de retour que dans la première semaine de décembre d'autant plus que j'ai promis à Mirbeau d'aller passer quelques jours chez lui à Noirmoutier, mais avant tout il me faut terminer, ou à peu près, mes toiles ici.

J'espère néanmoins que vous ne serez pas parti avant mon retour, mais en tout cas vous pouvez être assuré que je donnerai des tableaux rue de la Paix, dès que j'en aurai terminé à Giverny. Vous voudrez bien aussi donner des instructions pour que l'on m'envoie de l'argent au moment du retour si j'en manquais, ainsi que pendant votre absence, car, dès mon retour, je vais avoir à payer mon loyer, six mois échus en octobre.

Vous serez donc bien aimable de m'écrire pour me dire si je puis compter sur vous, comment et à quelle époque je pourrai avoir cet argent, car vous savez que pendant votre voyage dernier ça n'a guère marché. Je voudrais donc que vous disiez bien franchement si je puis absolument compter sur vous, absent ou non. Il faut qu'avant votre départ je sois bien fixé, car je ne voudrais pas repasser par les mêmes déboires que l'an dernier. Mais, je vous le répète, j'espère que vous serez encore là à mon retour.

Enfin un mot, n'est-ce pas, et en tout cas bonne chance surtout.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

9 nov^{bre} 86.

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, pp. 321-322 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

742. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 10 nov^{bre} [1886]

Non, Madame, je n'ai pas plus oublié de faire porter mes lettres que je n'oublie de vous écrire. D'abord il n'existe pas de boîte à Kervilahouen. Tous les matins, je remets mes lettres à l'aubergiste qui se charge de les faire porter par des occasions à Palais; de là quelquefois des retards, mais je ne suis pas fautif, quoique vous en pensiez, et, si vous doutez que je [ne] cesse de penser à vous, cela est surtout malheureux pour vous et prouve que vous ne me connaissez jamais.

Enfin, j'espère que vos nerfs sont un peu calmés et que vous êtes rassurée sur les dangers que je courais, parce qu'une jolie femme était ici. Cela dit, embrassons-nous (hélas de loin) et ne pensez qu'au jour du retour qui approche tout doucement et préparez-vous à me bien recevoir, car il ne doit plus y avoir aucun nuage, vous le savez. Donc, tout à la joie et chassez-moi vos satanées idées noires qui reviennent si souvent.

Il a fait assez beau aujourd'hui, et j'ai beaucoup travaillé, si ce n'est bien. J'ai de plus en plus de mal, parce que je voudrais finir, et pour cela il faut retrouver bien juste son effet, ce qui est souvent impossible, car chaque jour le soleil raccourcit sa course et n'éclaire plus les choses de même; puis le temps est si variable qu'il me faudrait être suivi d'une voiture avec toutes mes toiles, car j'emporte souvent celles auxquelles je crois travailler d'après le temps, et très souvent, comme aujourd'hui, par exemple, le temps change pendant que je me rends à l'endroit; vous jugez du mauvais sang que je me fais, mais, comme je sais qu'il faut en finir, je suis obligé de transformer quelques toiles.

Ce que vous me dites de Jean, d'avoir pensé à vous et aux filles, me fait plaisir et surtout que vous y ayez été sensible, mais dites-lui de ma part qu'il aurait dû vous donner de ses nouvelles par un mot seulement. Si dimanche vous trouviez un lapin, moi aussi en travaillant j'en ai trouvé, et deux même, dans les mains d'un paysan qui chassait au furet; je les lui ai achetés, et le dimanche soir aussi nous mangions du lapin. J'ai écrit hier une longue lettre à Durand, pour le cas où il partirait avant mon retour, mais j'ai totalement oublié de lui donner les notes biographiques qu'il me demande; c'est vous qui m'y faites penser; du reste c'est si bête que je ne le ferai que s'il renouvelle sa demande; il connaît comme moi mon histoire de peintre, et puis, je l'avoue, il m'ennuie avec son Amérique.

Je suis sans nouvelles de Petit que j'ai de nouveau relancé pour l'avoir du solde de ce qu'il me doit, mais c'est très laborieux, et je vais être obligé de le bombarder de dépêches.

A propos de dépêches, je crains bien pour mes voyageurs, qui devaient m'en envoyer une dès leur arrivée, qu'ils auront été forcés de passer la nuit en mer. Ils étaient partis par bon vent et forte brise et comptaient être rendus en cinq à six heures, mais le vent est tombé et changé, et les marins d'ici disent qu'ils ont dû passer la nuit; du reste la dépêche annoncée n'est pas venue.

Je suis surpris qu'il fasse si froid à Giverny, car jusqu'à présent ici il n'a guère fait un peu froid qu'un jour ou deux. Le seul inconvénient, c'est la grande humidité: il pleut tant que la terre est transformée en un vrai marais; avec cela les maisons sont naturellement très humides.

Dites-moi donc si les chrysanthèmes que j'ai semés fleurissent; si oui et qu'il y en ait de jolis, marquez-les d'un bout de laine.

A demain, recevez mes plus tendres pensées, mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre vieux Monet qui vous aime et vous dit: « A bientôt! »

Document original.

743. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 11 nov^{bre} [1886]

Pas de lettre ce soir encore, mais je ne vous accuse pas; il faut nous habituer à ces irrégularités, et heureusement il n'y en aura plus pour longtemps.

Il est minuit, je vous écris deux mots bien vite, pour que vous ne soyez pas sans nouvelles. Je viens de la pêche au congré dans le canot de l'aubergiste; quelle admirable soirée j'ai passée là, par un clair de lune étonnant, mais on était bien bercé, car la mer n'était pas précisément comme un lac.

En revanche, si j'ai passé une bonne soirée, je n'ai pas (*illisible*) de rager de la journée; il a fait un temps ignoble, de la pluie, de la grêle, du tonnerre; j'ai reçu tant de grêle que ce soir la figure et les mains me font encore mal et par moments je craignais que mes toiles ne soient crevées. Enfin, j'espère du beau temps pour demain, le vent a l'air de se mettre à l'est.

A demain, il est bien tard pour moi et je tiens à être sur pied au jour.

Pardon de cette balade qui m'a fait vous écrire si rapidement. Recevez toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

744. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 12 nov^{bre} [1886]

Seigneur, quel courrier, que de gentilles lettres et de bons souhaits! Tous me sont chers, les vôtres surtout; merci, et dites bien à toutes et à tous le plaisir que me causent leurs bonnes pensées; je leur écrirai, mais ne puis le faire ce soir.

Mais hélas, pourquoi faut-il que ma joie soit gâtée par votre lettre d'hier? Quelle mauvaise inspiration vous a poussée à m'écrire ces méchantes lignes au sujet de votre jalousie et du séjour de Mirbeau et de sa compagne?

Je suis rentré ce soir harassé, mouillé, trempé, dégoûté, découragé, mais j'étais bien vite joyeux à la vue de toutes ces lettres et ne pensais plus qu'à vous tous et me voyais à Giverny; puis, en ouvrant cette lettre, c'était fini. Quel ton dur et bref! Vous ne m'aviez pas habitué à cela depuis que je suis ici, et les larmes sont venues malgré moi.

Que diriez-vous donc, si, vous répondant du même ton, je vous disais que c'est entendu, que vous pouvez faire et aller où bon vous semble, que je ne dirai jamais rien, que j'accepte votre pacte et que j'userai de ma liberté?

Non, vous avez été bien mal inspirée et vous troublez plus que vous ne supposez; cela sent la discorde, annonce la discussion; cela dit, au lieu de l'écrire, et c'était une querelle. Je pensais à ce retour avec une immense joie, maintenant voilà que j'en ai peur.

Ce qu'il y a de curieux en vous, c'est qu'il faut toujours que vous ayez un sujet de plainte: d'abord vous vous plaignez de mon oubli, ne recevant pas de lettre; là, je conçois votre souci, votre peine; puis, dès que vous avez la certitude que je n'ai pas cessé un jour de penser à vous, alors votre jalousie est plus grande. Vous ai-je donc écrit durement, sans la même tendresse? Je ne vous aurais pas donné de détails sur mes visiteurs et leur séjour, vous l'auriez trouvé mauvais; je vous en donne, vous le trouvez encore mauvais.

Enfin, vous me direz que je suis comme vous et que cela ne fait que prouver votre amour; c'est vrai, mais il était inutile de m'écrire de la sorte et j'en ai de la peine.

Je me monte et relis ces fatales lignes, puis j'y vois la volonté de prendre votre liberté; enfin, je souhaite bien que vos prochaines lettres soient différentes, car j'ai déjà bien des soucis avec mes toiles et ce temps affreux. J'ai été pendant longtemps persuadé de rapporter de bonnes choses, maintenant c'est différent, chaque jour c'est une toile qu'il me faut renoncer à finir, une autre que je gâte, et je maudis d'être ainsi à jour fixe, ça me paralyse et je maudis et Noirmoutier et ma promesse d'y aller, et je sais que je le froisserai en n'y allant pas; je lui dois beaucoup et je crains de le formaliser.

Je vais cependant lui écrire pour gagner quelques jours, mais si ce mauvais temps continue, c'est bien des toiles perdues.

Vous le voyez, j'ai plus besoin de bonnes paroles encourageantes et fortifiantes et que votre lettre ne peut que me retirer le peu de courage qui me reste.

Puis, je me sens si pur de conscience, que ces suppositions, dès qu'il y a un jupon près de moi, et cela m'attriste.

Si vous saviez comme, à part vous, les femmes me sont égales, vous croyez toujours qu'elles s'occupent immédiatement de moi; tout ça est absurde. Vous êtes ma vie et je vous aime; recevez mon triste cœur, tout moi. Merci encore et bien des baisers à toutes et à tous, et dites bien à Marthe de m'excuser de ne pas lui répondre de suite.

Votre pauvre vieux

Claude.

Document original.

745. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
samedi soir [13 novembre 1886]

Je reçois votre lettre au crayon de Paris, suis bien désolé de ces contretemps de la poste, mais n'y suis pour rien, bien heureux encore que mes lettres, remises à des gens qui vont à Palais, vous arrivent toutes. Il ne manquerait plus que cela, avec vos idées noires. Jusqu'à votre lettre d'hier, je n'avais pas de raison de vous en vouloir, mais j'ai été malheureux de ce que vous m'avez écrit avant-hier, et justement vos si doux souhaits.

Enfin vos lignes de ce soir adoucissent un peu le mal, mais cela a comme brisé quelque chose en moi; calmez-moi donc bien vite.

Il continue à faire un temps déplorable et je continue à me faire du mauvais sang avec mes pauvres toiles.

Je viens d'écrire quatre lettres, dont une à Mirbeau lui disant que je ne puis quitter d'ici avant le 20 d'aujourd'hui en huit; ce sera toujours quelques jours d'espoir pour moi et quelques jours de moins à passer près de cette jolie créature; sacrebleu, ne craignez donc rien de moi!

Pour Mimi, il faut lui arracher cette dent; je trouve que le plus tôt sera le mieux. Vous avez pu voir si ce dentiste est habile, alors ne tardez pas et dites-lui, à Mimi, qu'il aura une grosse pièce, qu'il doit être raisonnable et me faire plaisir, puisque je lui envoie de beaux oiseaux.

Je regrette que vous n'ayez pas vu le docteur, j'aurais aimé savoir ce qu'il pense de cette douleur; le wlinsi n'a rien fait, sinon déplacé un moment les douleurs qui reviennent maintenant au même point. Plus je travaille, plus je fatigue, plus j'en souffre, et cela me cause une forte oppression. Dois-je remettre un autre wlinsi?

Ne m'en voulez pas de ces courtes lignes; ce n'est pas rancune, mais fatigue. Je vous envoie de bons baisers, comme si rien n'avait eu lieu et comptant sur de bonnes lettres qui me feront tout à fait oublier.

Embrassez bien tous les enfants, mes amitiés à Marthe, et recevez tout mon cœur.

Votre

Claude.

J'ai reçu les six paquets de cigarettes; vous ferez bien de m'en envoyer quand vous aurez une occasion. Si on peut envoyer un petit flacon d'eau de Suez par la poste, adressez-m'en un.

Document original.

746. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir, 14 nov. [1886]

Vos bonnes lignes en date d'hier me font plaisir, car je vois que, depuis votre méchante lettre de l'autre jour, vous sentez vous-même vos torts et cherchez dans chacune de vos lettres à en atténuer l'effet.

Certes oui, je pense à l'an dernier et aux si bons moments passés tous les deux seuls. Que n'est-ce pareil aujourd'hui, hélas!

J'ai toujours aussi mauvais temps, c'est désolant; aussi suis-je d'une humeur massacrante, car je fais des bêtises, je m'acharne sur mes toiles, sentant bien qu'elles sont incomplètes et malgré mon énergie à travailler. Quel temps! Qu'y faire? Je n'arrive à rien de bon. Ce matin, j'ai absolument perdu une toile dont j'étais content et sur laquelle il y avait au moins vingt séances; il a fallu la gratter entièrement; mais dans quelle rage j'étais! Avec cela toujours sous la pluie. Cet après-midi, j'ai dû renoncer à 3 heures; ce n'étaient que grains et coups de soleil. Je reste ici, pour sûr, jusqu'au 20 ou 21; espérons que cette dernière semaine me sera plus favorable.

Je suis bien aise que les petits soient enfin vêtus, et qu'en grandissant ils deviennent un peu plus propres, mais je voudrais bien que Michel retrouve une bonne mine pour mon retour. Je m'étonne que vous n'avez pas acheté votre robe toute faite, car avec ces petites couturières, soi-disant bon marché et qui ratent souvent, c'est encore un instrument à crédit.

Vous ne me dites encore pas si Durand vous a envoyé ou non, et pourtant c'était votre marché hier.

Comme je vous l'ai dit, je lui ai écrit dernièrement une longue lettre à laquelle il ne répond pas; pourvu qu'il ne parte pas sans le faire, car alors ce serait comme l'an dernier; quant à Petit, rien encore.

Dites à Jean de ne pas s'impatiser si je ne lui écris pas encore ce soir. Je vais écrire à Marthe et aux petits; j'ai aussi à écrire à mon frère; je lui dois une lettre depuis bien longtemps déjà; je ne puis donc vous consacrer toute ma soirée, mais dites-vous bien que je ne cesse de penser à vous, je vous aime et vous envoie tout mon cœur; mes baisers à tous.

Votre

Claude.

Document original.

747. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 15 nov^{bre} [1886]

Hélas, je suis bien triste; aussi le temps est de plus en plus affreux, de la pluie à torrents et tous les jours. N'est-ce pas désespérant? Et cependant je ne bronche pas et ne perds pas courage, je suis seulement inquiet de mes toiles à la pensée qu'il peut faire ce temps-là toute la semaine. Votre lettre ce soir est si triste que cela me remplit aussi d'inquiétude. Que le diable soit de ces lettres d'Auvers! Puis vous avez dû recevoir cette lettre de moi où je vous disais toute ma peine des lignes que vous m'aviez adressées. Je ne puis donc m'attendre pour demain encore qu'à des tristesses de votre part. Bref, me voilà en plein au noir, maudissant bien les Mirbeau, cause de votre peine, de cet échange de reproches, et aussi cause de tourments pour moi, car si je n'étais pas aussi limité par le temps, j'aurais plus de courage et de confiance en moi. Enfin je souhaite que Mirbeau comprenne ma situation et m'écrive de ne pas me gêner si j'ai à rester plus longtemps; ce serait une joie pour moi de me voir quinze jours de travail devant moi.

Je suis cependant fatigué de ce travail incessant et vraiment pénible par ce temps.

Un autre sujet d'inquiétude, c'est ce silence de Durand, et j'ai le trac qu'il soit parti, ou bien voyant que je ne pouvais lui envoyer de toiles, ne s'est-il pas empressé de vous envoyer l'argent promis. Je lui écris à nouveau et viens d'envoyer une dépêche à Petit.

Que de sujets tristes, ma pauvre chérie, mais ne vous laissez pas abattre, songez surtout que je vous aime bien tendrement et que dans quinze jours nous serons réunis. Je souhaite, sans trop l'espérer, que vous avez compris la peine que m'ont causée vos lignes de l'autre jour et que demain vous écrirez bien tendrement; j'ai besoin de cela pour fortifier mon courage. Si vous avez le même temps qu'ici et surtout autant de pluie, la Seine doit bien monter. Ici, si cela continue, il ne sera plus possible de me rendre à mes motifs, tant les chemins et les terres sont pleins d'eau. Il m'a fallu aujourd'hui passer deux vallons où les ruisseaux étaient transformés en torrents; j'en avais jusqu'au haut des bottes, et Poly était obligé de passer nu-jambes.

Cela devient désastreux, les paysans ne peuvent ni labourer ni semer, et tout le monde est comme moi et dit que cela ne peut durer. Il faut bien qu'il vienne un peu de temps sec et froid, bien qu'ici il gèle rarement; enfin, c'est pour cela que je voudrais bien pouvoir rester un peu plus longtemps ici, car je suis sûr qu'une fois parti, il ferait beau.

Je vous quitte, je vais prendre mon repas bien tristement, puis faire ma causerie avec le père Marec et les pilotes; cela me distraira un peu de mes soucis. Plus je vais, plus je trouve les gens de ce pays aimables et bien; dans ce modeste débit où je mange, il y aurait des tableaux de figures admirables à faire.

Allons, à demain; je vous embrasse de toutes mes forces ainsi que les enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

748. À BLANCHE HOSCHEDÉ Kervilahouen, 15 nov^{bre} 86

Ma bonne petite Blanche,

Merci de ta bonne pensée, je suis très sensible à tes souhaits. Je n'ai pu répondre en même temps à toutes ces gentilles lettres, mais j'espère que personne ne m'en voudra de ce retard, surtout les garçons qui doivent passer les derniers.

Oui, j'espère que tu auras fait des progrès, car j'ai déjà remarqué que, livrée à toi-même, tu te donnais plus de mal et cherchais davantage; il me tarde bien de vous revoir, car, malgré mon vieux maussade caractère, je vous aime tous et pense bien à vous.

A bientôt, ma chérie, embrasse bien les petits pour moi et reçois pour toi les baisers de ton ami

Claude Monet.

J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet», Rouen, 1961, p. 38 (partiellement). Document original.

749. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi soir [16 novembre 1886]

Vous n'avez pas encore ma lettre, je me tourmente de la réponse que vous allez y faire, et, à tant de jours de distance, vous aurez tellement changé d'impression que, pour sûr, ma peine ne va plus vous tourmenter à votre tour.

Vous pouvez m'écrire toujours ici jusqu'à ce qu'une dépêche vous informe de mon départ, et je ne le vois pas encore; tant pis, mais je tiens à sortir à peu près vainqueur avec mes toiles.

Pas de réponse de Mirbeau, rien non plus de Petit; quant à Durand, voilà une lettre de Caillebotte qui me fait craindre qu'il soit parti sans plus de façons; c'est égal, ce serait raide, car ses fils étant là-bas aussi, c'est donc le Casburn qui le représente et, dans ce cas, nous pouvons bien nous fouiller.

Le temps est toujours le même, ni pire, ni meilleur; j'ai cependant terminé une toile aujourd'hui, mais avec quelle peine; recevoir la pluie pendant des heures pour pouvoir donner quelques coups de pinceaux, non, c'est de la démence; je dis terminée, c'est-à-dire que je n'y puis plus travailler. Je vous enverrai demain un autre livre, toujours de Tolstoï, que je trouve, moi, très joli. J'ai l'intention aussi de vous envoyer du beurre de Kervilahouen, il est excellent et j'aurais dû y penser plus tôt; il ne coûte que 23 sous; c'est vraiment un pays où on peut vivre à bon marché.

Quant à l'envoi des oiseaux, je vais m'en occuper aussi, afin de ne pas trop faire languir les petits, mais pour cela j'espère qu'ils vont être bien sages et que Mimi va aller bravement chez le dentiste. Un des goélands est déjà de côté en lieu sûr, car ils sont en liberté dans le village et personne ne s'en occupe, de sorte qu'ils vont et viennent, et on ne peut toujours les attraper à volonté. Il faudra faire attention en les débarrant de ne pas se faire mordre, car ils ont un bon bec; ils ont les ailes coupées; on pourra donc, après un jour ou deux passés dans le parc aux faisans, les laisser libres dans le jardin. Nourriture: de tout, du pain trempé, des pommes de terre, aussi naturellement du poisson. Ici on ne leur donne généralement rien; ils trouvent leur vie eux-mêmes. Le premier jour où une occasion se présentera, je ferai l'expédition et en aviserai par dépêche.

A demain, ma chérie; recevez mes tendresses; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

750. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 17 nov^{bre} [1886]

Ainsi que vous l'a dit ma dépêche, j'ai de suite télégraphié chez Durand pour que l'on vous fasse de suite l'envoi, mais, comme je vous le disais hier, ce silence pour vous, pour moi, et ce que dit Caillebotte prouvent qu'il est parti, et sans doute avant de recevoir la longue lettre que je lui avais adressée, justement en prévision de son prochain départ; j'aime mieux croire cela que s'il avait reçu ma lettre et n'y ait pas répondu.

Le certain c'est que c'est bien ennuyeux surtout pour vous, et je suis très tourmenté de vous savoir embarrassée; j'envoie dépêche sur dépêche à Petit, mais pas la moindre réponse. Je ne puis cependant que compter là-dessus modestement, et, une fois ces mille francs touchés et engloutis, il me faudra bien vite faire argent de mes pauvres toiles qui me donnent tant de mal. J'ai eu aujourd'hui une des plus mauvaises journées et j'ai eu le courage de ne pas travailler dehors; c'est depuis mon séjour ici la seconde fois que cela m'arrive.

Mais pour ne pas me laisser aller à me faire trop de mauvais sang, j'ai fait poser le père Poly et j'en ai fait une bonne pochade extrêmement ressemblante; il a fallu que tout le village voie, et ce qu'il y a de joli, c'est que tout le monde le complimente de sa chance, pensant que j'ai fait cela pour lui, de sorte que je ne sais trop comment m'en tirer. Enfin vous verrez ce type; c'est encore une espèce de diable à surprise dans le genre du père Paul.

Je sais bien toute la tristesse qu'à dû vous causer ma lettre de reproches tant de jours après que vous ayez écrit la vôtre; avec cette lenteur de courrier, il est encore plus pénible de se faire part de ses impressions; vous au moins, je vous lis le lendemain, mais pour vous c'est différent, car cette lettre que je vous écris ce soir ne quittera l'île que dans deux jours, puisque le courrier part demain matin à 9 heures du Palais; donc la morale c'est que, près ou loin, nous ne devons douter l'un de l'autre; certes, je suis fier de provoquer tant de jalousie, mais je voudrais obtenir plus de confiance; je n'ai de pensées, de désirs que pour toi, je t'aime et donnerais je ne sais quoi pour être dans tes bras, afin de chasser tous ces vilains soucis.

Ce soir, je reprends un [peu] d'espoir pour mes toiles, quoique le temps soit toujours bien mauvais, mais le baromètre monte, le vent va au nord, et c'est demain dernier quartier.

Je comptais sur une réponse de Mirbeau qui me mette à l'aise pour travailler et voici la dépêche qu'il m'adresse comme toute réponse. Ma foi, je lui ai répondu que je ne pouvais rien lui promettre, cela par dépêche aussi, et lui écris de nouveau lui expliquant ma situation; donc je suis ici jusqu'à ce qu'une dépêche vous informe de mon départ.

Je suis très peiné de savoir que les petits ne sont pas plus sages que cela, puisqu'ils se font consigner, et cela au moment où je m'occupe de l'envoi des goélands qui seront sans doute arrivés avant ces lignes ou en même temps; du reste, ma dépêche vous informera du départ (sans doute vendredi). Mais gare si j'apprends qu'ils se conduisent mal, gare les dessous.

Justement je me réjouissais de les trouver grands, sages et raisonnables. Je vous quitte, car il me faut écrire à Jacques et à Jean, ce que j'aurais dû faire déjà.

Du courage! Aimez-moi en toute confiance. Quand vous recevrez ces lignes, peu de jours nous sépareront. Donc, plus d'idées noires, et, si vous ne recevez pas de chez Durand, télégraphiez-moi: Monet, pointe du Talus, Belle-Ile, et, si j'ai reçu de Petit, je vous ferai un envoi; mais plus de soucis, plus de plaintes, rien que de l'espoir, et, en attendant mieux, mille bons baisers à vous et tous, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

751. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen, jeudi]¹ 18 nov^{bre} [1886]

Enfin, il a fait une journée possible, un peu de pluie, très peu, pour n'en pas perdre l'habitude, et j'ai pu faire d'assez bonne besogne. Deux ou trois journées comme cela, et je me considérerai comme heureux; du reste le baromètre continue à monter. Je viens de recevoir une dépêche de Petit me disant qu'une lettre chargée était en route. Enfin, de bonnes nouvelles sur toute la ligne, sauf ce que vous me dites de la santé de Germaine; à ce sujet, je trouve que, dès que vous ne savez pas ce qu'elle a, le mieux est de suite d'user du docteur. J'espère cependant que ce ne sera rien.

Je ne partirai pas le 20, qui est après-demain, mais sans doute vers la fin de la semaine prochaine, et encore si je suis favorisé un peu par le temps. J'espère que ma dépêche aura fait de l'effet chez Durand et que peut-être on vous a envoyé.

Les goélands partent demain matin, ainsi que du beurre; je n'ai que le temps de vous griffonner ces lignes pour m'occuper des emballages. Poly va porter demain au bateau à 5 heures du matin et emportera en même temps ma lettre qui vous arrivera un peu plus vite que les autres (sans doute vous la trouverez à Vernon en allant au marché, car je m'aperçois que j'ai daté ma lettre un jour d'avance; c'est le désir d'arriver vite qui me trompe, mais je peux cependant vous dire: «à bientôt!»).

J'espère que vos lettres d'Auvers ne sont pas plus inquiétantes que d'autres; cependant, pour que vous ne m'en ayez pas fait part, je crains quelque chose de fâcheux que vous n'aurez pas voulu me dire pour m'éviter des soucis. Vous me dites que vous n'êtes jamais dans l'atelier; je comprends cela, mais je voudrais bien que, par ces temps humides, on y fasse un peu de feu pour assainir avant que je n'arrive; quant aux souris, j'espère que l'on fait le nécessaire pour les faire disparaître, et je voudrais bien n'en pas avoir dans ma chambre.

Recevez toutes mes pensées et tout mon cœur; embrassez bien tous les enfants et dites aux petits combien je suis fâché de savoir qu'ils ne sont pas plus sages que cela; mes amitiés à Marthe.

Votre vieux

Claude.

Les goélands aiment beaucoup le pain trempé dans du lait; il faut les gâter les premiers jours, pour qu'ils s'habituent à la maison.

¹ Le 18 novembre 1886 est un *jeudi*, jour que nous avons restitué à la place du *vendredi* que Monet avait écrit par erreur.

Document original.

752. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 19 nov^{bre} 86

Votre lettre me contrarie bien pour vous, mais il ne faut pas vous effrayer de ce mot, mais vous ferez bien de voir M. Love. Je vois aussi que la pauvre Marthe ne va pas très bien et qu'elle s'ennuie; elle s'était trop monté la tête pour ces sacrés officiers, et il faudra bien la décider à quitter un peu son Vernon l'été prochain.

Je suis bien aise de vous savoir de l'argent en poche, pas assez, il est vrai, mais enfin vous n'êtes pas sans le sou.

Mais vous ne me dites seulement pas si l'envoi de Durand est fait par lui ou un employé; vous devez penser que je suis inquiet de savoir s'il est parti ou non. En tout cas, cet envoi de cent francs et son silence, tout cela n'est pas bon signe. Je viens de recevoir 500 francs de Petit; je vous en adresse inclus 150 francs. Je dois toucher les autres 500 à mon passage à Paris. Il a fait une assez belle journée aujourd'hui, pas de pluie et du soleil; vous pensez si j'en ai profité; mais à chaque belle journée je m'aperçois du changement de mes motifs, et il me faut bien constater qu'il ne m'est plus possible de retrouver mes effets, et j'aurais mieux fait de partir il y a trois semaines, car depuis cette époque, je m'en aperçois trop tard, je n'ai fait que détruire ce que j'avais fait de bien, et, quitte à rapporter des choses incomplètes, il eût mieux valu les avoir *dans leur pureté* d'accent.

J'ai été trop content de moi pendant un moment, de sorte que je ne sais plus guère où j'en suis, si c'est bien ou mal; mais ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas ce que j'aurais voulu.

Enfin, je vais encore tâcher de sauver quelques toiles, le temps paraît bien se mettre au beau.

L'envoi des oiseaux et du beurre est parti ce matin; j'espère que le tout vous arrivera en bon état; le beurre malheureusement a été très mal emballé, et vous aurez, je crains, bien du mal pour le sortir du panier. Poly avait tellement peur de n'être pas assez tôt à Palais pour faire partir lui-même les goélands, leur donner à manger avant le départ et être revenu ici pour porter mes affaires, qu'il s'est levé à 3 heures du matin; du reste, il était de retour avant que je ne sois levé.

Si vous voulez des paniers comme celui du beurre, je peux vous en envoyer, ça coûte treize sous.

Vous me dites de penser à vous et de vous aimer, recommandation bien inutile, allez! Je ne puis penser à vous plus que je fais; quant à vous aimer, si vous ne le sentez pas, vous êtes aveugle.

Je vous envoie tous mes baisers les plus tendres pour vous et les enfants; toutes mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

753. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 20 nov^{bre} [1886]

J'ai reçu votre dépêche, mais je savais déjà d'hier par votre lettre que vous aviez reçu cent francs de chez Durand et je vous ai de suite adressé 150 francs. Quelle désolation de vous savoir toujours de l'inquiétude pour cette petite nerveuse de Germaine; bien que ça ne soit pas grave, n'hésitez pas à aller chez Love le plus tôt possible.

Je ne suis pas surpris qu'il ait gelé si fort; ici il fait un temps admirable, mais qui donne à penser qu'il doit faire froid au continent. On fera bien, en effet, de se dépêcher pour les dahlias et les glaïeuls, et, si ça persiste et que les chrysanthèmes souffrent, faites de beaux bouquets, dont je jouirai peut-être encore.

J'ai heureusement très bien travaillé aujourd'hui à six toiles, si je puis avoir ce temps deux ou trois jours, cela me remettra et je pourrai sauver bien des toiles; mais, malgré la belle apparence, je tremble et redoute du brouillard le matin, ce qui me gênerait bien.

Enfin, je suis plus content et je peux partir vers jeudi ou vendredi, je ne sais encore par quelle voie.

Si vous voyez M. Love n'oubliez pas de le questionner au sujet de ma douleur qui ne me quitte plus; fatigué ou non, c'est maintenant une gêne continuelle.

Il me tarde de savoir si mes envois sont bien arrivés et la joie des petits. Poly me promet pour l'été prochain des oiseaux superbes qui s'élèvent admirablement et ne quittent jamais la maison; dès qu'il en aura déniché et élevé, il en enverra. En voilà un gaillard qui plairait aux petits, et d'autant mieux qu'il adore les enfants.

C'est aujourd'hui samedi, j'espère que mon pauvre Mimi aura eu le courage d'aller chez le dentiste avant l'arrivée des goélands; puisqu'il le faut, il ne doit pas se faire tirer l'oreille.

Ecrivez-moi toujours ici jusqu'à avis contraire par dépêche. Je vais commencer demain mes nombreux emballages, ne gardant que juste les toiles auxquelles je peux encore travailler, et expédierai le plus de choses possible, afin de n'aller à Noirmoutier qu'avec l'indispensable et j'aurai encore cette énorme caisse qui y a été expédiée pour rien. Enfin, de jeudi en huit, c'est-à-dire le 2, je serai à Giverny; quel bonheur! Mille tendresses et baisers pour vous, pour tous et surtout la pauvre Germaine; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

754. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen],
dimanche soir [21 novembre 1886]

Votre lettre est encore désolante et je vous plains bien, ainsi que la pauvre Germaine; j'espère cependant que M. Love vous ôtera toute inquiétude.

J'ai enfin reçu une longue lettre de Durand que voici; du reste il n'est donc pas parti, comme je le pensais, et ne paraît pas prêt à partir, puisqu'il reprend des projets d'exposition pour Paris. Je suis bien aise qu'il vous ait renvoyé cent francs qui, avec les 150 que je vous ai adressés, vont vous mettre tout à fait à l'aise, mais ne perdez pas de vue l'économie, car malgré ces promesses rassurantes de Durand je ne voudrais pas être obligé de me mettre trop en avance avec lui, car alors il deviendrait plus exigeant et je serais dans l'obligation de lui donner bien des toiles dès mon arrivée, car, vous le voyez, il me guette absolument et arrivera à Giverny sitôt mon retour.

Il continue à faire un temps admirable, si beau et si chaud que je tremble que cela ne dure pas. J'ai fait une excellente journée, j'ai travaillé à sept toiles, je ne me suis pas arrêté une heure dans toute la journée et [suis] absolument éreinté ce soir.

Je suis sans nouvelles de Mirbeau depuis ma réponse négative à sa dépêche. Bien certainement il doit m'en vouloir un peu, je lui ai manqué tant de fois de parole depuis que je suis ici, aussi vais-je lui écrire pour lui annoncer ma venue pour ces jours-ci, sans le lui préciser cependant; je pense bien que ce sera jeudi ou vendredi.

J'espère que Jean a reçu ma lettre ainsi que Jacques; mon pauvre Jean se plaint que je ne lui écrive pas plus, mais il ne se rend pas compte de ce que j'ai de lettres à faire chaque jour, et je devais naturellement répondre en premier aux filles; puis, c'est chaque jour une lettre inattendue à répondre de suite. Enfin, pour un homme qui n'aime pas cela, c'est beaucoup, et vous, surtout, devez me savoir gré de mon exactitude.

J'espère que demain m'apportera de meilleures nouvelles, mais ne vous laissez pas abattre et soignez votre œil; n'allez pas être patraque à mon retour; songez que dans dix jours je serai à Giverny. Recevez mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Je vous remercie des cigarettes que je viens de recevoir, mais n'ai pas reçu l'eau de Suez.

Document original.

755. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [22 novembre 1886]

Je n'ai pas de lettre ce soir, ce qui me désole, et cette fois encore, comme je vous l'ai dit, c'est encore votre lettre de dimanche qui est en retard.

J'ai reçu la dépêche de Mimi; c'est un beau garçon, bien brave et bien gentil; embrassez-le bien et, naturellement, donnez-lui la pièce promise, mais vous ne me dites pas si les goélands sont bien arrivés. Poly s'en inquiète et ne cesse de me demander si j'ai des nouvelles.

J'espère que Germaine est mieux; sans doute vous étiez à Paris aujourd'hui et avez été rassurée par M. Love.

Le temps continue d'être superbe et certainement continuera. Quel dommage d'être obligé d'aller à Noirmoutier! J'en ferais plus en huit jours comme cela que pendant un mois; aussi est-ce un vrai sacrifice que je fais là à Mirbeau, mais, pour sûr, il se formaliserait, car je continue à être sans nouvelles, ou bien c'est qu'ils m'attendent d'un jour à l'autre. Enfin, je vais me préparer afin d'être tout prêt à partir soit jeudi matin ou vendredi selon le temps et ce que j'aurai pu faire.

Aujourd'hui j'ai moins travaillé qu'hier, et malheureusement pas aux mêmes toiles; le temps, quoique superbe, n'était pas le même.

Excusez-moi de ne pas remplir mon papier ce soir, mais, comme je n'ai que le soir pour m'occuper de mes emballages, il faut absolument que je m'y mette.

A bientôt, c'est ce que je peux vous dire de mieux; recevez en attendant mes tendresses et baisers pour vous et tous; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Je n'ai toujours pas reçu l'eau de Suez.

Document original.

756. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi soir [23 novembre 1886]

J'ai reçu ce soir vos deux lettres d'hier et je vois que vous êtes toujours bien tourmentée par Germaine; c'est désolant, mais il faut espérer que les soins de M. Love vont un peu la calmer; c'est égal, que de soucis pour vous. Je vous remercie du médicament que vous m'envoyez, mais, sur le point de partir, je ne veux pas faire la potion; à présent je la prendrai à Noirmoutier, où je serai sans doute quand ces lignes vous arriveront. Je suis même encore obligé d'être très bref ce soir, ayant à continuer mes préparatifs de départ; je n'ai que le soir pour cela, car, par ce beau temps, je suis toute la journée dehors, et puis il faut que je sois tout prêt, car je dois partir par le bateau-pilote qui peut arriver cette nuit ou demain et qui ne séjournera que juste le temps de me prendre, et, comme selon le vent il peut aborder dans l'un ou l'autre port de l'île et qu'il doit m'envoyer chercher, il faut me tenir tout prêt. J'espère cependant que je travaillerai encore demain et qu'il n'arrivera pas avant demain soir. Puis il me faut préparer tout ce que j'ai à expédier à Vernon et que je vais laisser aux soins de Marec. A l'arrivée qu'on n'ouvre rien; je suis maniaque, vous le savez, et tiens à débaler tout cela moi-même.

Je suis content de la bonne arrivée des goélands et du beurre. Quant à mon retour, ne craignez rien; il ne sera pas retardé; le 2 je serai près de vous. Voici du reste le mot que je viens de recevoir de Mirbeau et qui me répète qu'il doit partir le premier; mais il me faudra vous quitter le lendemain pour une journée pour le dîner des Cosaques auquel il est convenu et promis que nous devons assister. Enfin, à bientôt! puisse cette perspective vous donner un peu de courage!

Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur; mes baisers aux enfants, à la pauvre Germaine et mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

757. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen],
mercredi soir [24 novembre 1886]

Toujours à Kervilahouen, le *Magenta*, le bateau-pilote qui doit m'emmener, n'est pas venu aujourd'hui, heureusement, car par ce beau temps j'ai pu travailler et je souhaite qu'il ne vienne que demain soir; malheureusement, il peut arriver d'un moment à l'autre dans la nuit; il y a justement très belle brise du nord, et c'est bon vent.

Je suis bien content de votre lettre et des nouvelles de Germaine; c'est sans doute déjà l'effet des potions de M. Love, mais s'il survient d'autres crises, ne vous alarmez pas, puisque vous savez que ça doit être un peu long.

Vous pouvez décidément douter de l'exactitude de mon retour; cependant je serai pour sûr à Giverny le jeudi 2, de demain en huit, par conséquent peu de jours après ces lignes.

Vous devez comprendre que sans cela je ne quitterais pas Belle-Ile où j'aurais beaucoup à faire pour terminer mes toiles, pour aller faire autre chose ailleurs. Je vais à Noirmoutier parce que je l'ai promis; donc soyez rassurée et comptez sur moi. Je ne sais pas les heures de départ et d'arrivée de Noirmoutier, mais vous en préviendrai.

Je viens de recevoir cette lettre de M. d'Estournelles à qui j'avais justement écrit, quand vous m'avez envoyé la petite note Nilson.

Vous allez encore vous récrier et dire que je ne vais pas être à vous, mais rassurez-vous.

Je vous envoie encore deux livres: *Katia* de Tolstoï et le livre de [Hervieu?]; la première nouvelle est réellement extrêmement bien et curieuse, le reste médiocre; puis nous allons avoir le fameux *Calvaire* de Mirbeau qui paraîtra dès son retour.

A demain, je suis toujours en hâte, obligé de remballer le soir et de débaler le matin, à cause de ce bateau, qui repart dès qu'il arrive; puis il me faut aller donner mes dernières instructions pour l'expédition de mes affaires, m'occuper des provisions pour le voyage et enfin trinquer avec ces braves gens.

A bientôt; recevez toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et tous, mes amitiés à la pauvre Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

758. À ALICE HOSCHEDÉ

[Le Pélavé, Noirmoutier],
vendredi [26 novembre 1886]

Enfin, me voici arrivé! Deux jours de voyage pour arriver jusqu'ici, voyage bien agréable pour moi cependant, car vous savez mon bonheur d'aller en mer. J'ai fait deux excellentes traversées avec pas mal de mer, mais c'était superbe, et jamais je n'ai vu un aussi beau coucher de soleil, il semblait que nous naviguions sur une mer de feu, de garance: c'était admirable.

Je suis donc arrivé ici à bon port, attendu et très bien accueilli; il était trop tard déjà pour voir le pays, mais ce que j'en ai vu n'approche pas de Belle-Ile, bien que dans un tout autre genre. J'ai du reste quitté Kervilahouen et ses braves habitants avec regret et je crois que j'en laisse aussi, car tous ces gens m'étaient très dévoués.

Je trouve votre bonne lettre en arrivant et me réjouis de savoir Germaine en chemin de guérison; j'espère que cela va continuer et que je vais vous trouver tous bien portants *jeudi*; c'est irrévocable.

Je pense à vous en ce moment au milieu de vos types de province et je vois votre air d'ici, pendant que vous rigolez. Je meurs de fatigue, car vous devez penser que depuis deux jours je n'ai guère dormi et je tiens à vous adresser ces quelques lignes dès ce soir, la levée ici ayant lieu à 6 heures et demie du matin.

Demain soir, je vous mettrai plus au courant de mes impressions sur Noirmoutier, puis je vous enverrai de l'argent pour payer le port de toutes mes caisses qui ont dû être expédiées ce matin par Quiberon, puis une de Saint-Nazaire, mais, comme je vous l'ai dit, je demande à ce que l'on n'ouvre rien avant mon retour.

A demain, mille tendresses et tout moi, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

759. À ALICE HOSCHEDÉ

Noirmoutier, samedi 27 [novembre 1886]

J'espère que les lettres mettront moins de temps à vous parvenir d'ici que de Belle-Ile, quoique ici le service se fasse par terre et naturellement à heure irrégulière à cause de la marée. N'ayez aucune crainte; du reste je n'en aurai pas beaucoup à vous adresser d'ici, puisque nous devons partir mercredi. Nous devons, soit que nous partions par mer ou par terre, prendre un train qui arrive à Paris vers 4 heures du matin, *jeudi*; je prendrai donc le train de 8 heures pour être à Vernon à 9 heures et demie.

J'ai reçu ce soir vos deux lettres, celle adressée à Kervilahouen et celle que vous m'adressez ici. Je suis bien content de voir Germaine se remettre petit à petit et bien heureux pour vous de ce que vous me dites de vos filles, et ne suis pas surpris de leur succès et, comme vous, regrette bien de ne pouvoir jamais en jouir. Enfin, je vais venir et espère ne pas retrouver, comme certaines fois, cette sensation d'isolement et d'étranger qui m'a si souvent indisposé.

Je reviens plein de joie de vous revoir tous, je la crois partagée; tout devra donc bien marcher.

Je vous envoie 150 francs pour les frais de mes nombreux envois dont je n'ai pu faire payer le transport.

Je suis très bien reçu ici, ma journée s'est passée à faire avec Mirbeau de grandes tournées, tant en voiture qu'à pied, pour avoir une idée de tout le pays, et je suis émerveillé: c'est en effet un superbe pays bien fait pour la peinture, les motifs y abondent et sont très variés; on se croit, selon les endroits, soit en Hollande, ou bien dans le Midi. J'ai vu des endroits qui me rappellent absolument Bordighera, une végétation admirable à se croire en plein été et, en effet, d'énormes mimosas couverts de boutons. Les villages, les dunes, tout est curieux. Ce n'est pas le colossal de Belle-Ile, mais c'est beau, et il est bien regrettable que je n'aie pu me tirer mieux d'affaire à Belle-Ile et venir passer ici deux ou trois semaines; j'y aurais fait, je crois, des choses bien et si différentes; enfin, on ne peut tout faire. Ne croyez pas que vous soyez en rien dans mon retard à venir ici; non, mes études avant tout, vous le savez, et, comme je vous l'ai écrit, je ne pouvais faire autrement que de venir; Mirbeau a, je crois, une réelle amitié et de l'admiration pour moi, il l'a prouvé et est dans la joie de me montrer le pays, mais très malheureux de voir que je n'y puis rien faire; car je n'ose tenter des pochades en deux ou trois jours. Certes, je voudrais rester, que, bien sûr, Mirbeau retarderait son retour, il me le propose; mais rester ici après avoir laissé mes pauvres toiles de là-bas et vous faire attendre encore, non, j'ai trop besoin de vous revoir et serai là *jeudi*. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur; tous mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude.

Document original.

760. À ALICE HOSCHEDÉ

[Noirmoutier],
dimanche soir [28 novembre 1886]

Je vous écris à la hâte et, je crois, pour la dernière fois, car cette [lettre] ne sera sans doute à Giverny que mercredi. Si cependant nous devons retarder notre départ d'un jour, c'est-à-dire ne partir que *jeudi* au lieu de mercredi, je vous écrirais encore demain, et vous en seriez avisée par dépêche.

J'ai vu de délicieuses choses et je déplore de plus en plus de n'avoir pu venir plus tôt. J'ai cependant entrepris deux pochades, qui resteront à l'état de pochades, à moins que demain et après-demain je n'aie le même temps, et c'est dans ce seul cas, et, s'il le fallait, pour faire quelque chose de ces deux toiles, que nous retarderions le retour d'un jour. Donc, à jeudi matin. Quelle joie pour moi quand je serai dans le train pour Vernon. Pardonnez-moi d'être si laconique, mais je vous écris là avec les Mirbeau qui causent et me gênent absolument pour causer comme je le voudrais avec vous.

J'espère que toutes mes lettres en retard vous sont parvenues enfin. Merci de vos soins pour le jardin, mais je vois que je vais avoir bien à faire. Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

761. À BERTHE MORISOT Giverny

Chère Madame,
Je viens d'arriver et je compte venir à Paris la semaine prochaine, mercredi sans doute, donc, si cela ne vous dérange pas, je viendrai vous demander à dîner jeudi, c'est-à-dire de demain en huit. Vous voyez que je n'oublie pas.

Recevez ainsi que M. Manet mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué Claude Monet.

8 décembre 86.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 130.

Document original.

762. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 déc^{bre} [1886]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre; c'est entendu, je vous attends dimanche. Rassurez-vous, mon intention n'est pas de vendre mes meilleures toiles avant votre venue, je tiens seulement à m'en réserver une partie pour moi en vue de l'avenir et des expositions.

J'ai en effet près de 40 toiles mais il n'y en a guère que cinq ou six de bonnes. Mirbeau est trop indulgent, moi seul sais ce que j'ai fait de bien ou de mal. Enfin s'il y en a six de très bien, il y en aura trois pour vous et trois pour moi, je ne puis vous dire mieux et certainement nous nous entendrons. De l'argent, je serai bien aise d'en recevoir avant votre visite, j'ai à payer mon loyer en retard. Tâchez donc de m'adresser de suite un billet de mille.

Tout à vous, Claude Monet.

A dimanche.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 322 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

763. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris mardi ou mercredi prochain et vous apporterai quelques toiles.

Je compte sur vous pour me réserver de l'argent pour ce jour-là. J'aurai besoin d'au moins 1500 francs. J'espère qu'il vous sera possible de disposer de cette somme.

A bientôt.

Tout à vous, Claude Monet.

24 déc^{bre} 86.

Je vous prévienrai du jour et de l'heure de ma venue par un mot, la veille.

C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

764. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous demander si cela ne vous fait rien que je ne vous apporte pas encore les toiles cette semaine. Je dois venir à Paris le 5 ou 6 janvier et j'ai déjà été tant dérangé depuis mon retour que je désirerais bien ne pas me déranger avant cette date, et rester un peu à travailler. Dans ce cas, je vous serais obligé de m'adresser de suite ce que je vous ai demandé (1500 francs). Je suis tout à fait à sec et, en dehors de bien des choses à payer, vous savez ce que c'est que la fin d'année. Je compte bien sur vous pour le retour du courrier et dites-moi en même temps si vous êtes fixé sur la date de votre départ.

Votre tout dévoué Claude Monet.

27 déc^{bre} 86.

Document original, Archives Durand-Ruel.

765. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Si j'avais su que ma demande vous cause tant de difficultés, je ne l'eusse pas faite, comme à plusieurs reprises vous m'avez demandé de vous donner des tableaux et le plus possible, j'ai cru que je pouvais vous demander 1500 francs sans savoir qui de nous deux était en avance.

Je vous retourne donc le billet de mille francs que vous m'envoyez. Je m'arrangerai autrement, mais préfère cela, d'autant que j'ignorais avoir affaire à d'autres personnes qu'à vous.

A part cela, tout à vous, Claude Monet.

29 déc^{bre} 86.

Document original, Archives Durand-Ruel.

766. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

J'ai été très surpris en recevant votre lettre de ce matin et n'ai pris que le temps de vous retourner le billet de mille francs qu'elle contenait, ignorant que vous aviez des comptes à rendre. Je vous avais demandé ce dont j'avais besoin, cela comme je l'ai toujours fait avec vous sans même songer lequel de nous était en avance et d'autant que depuis déjà longtemps vous demandez des tableaux et que je sais pouvoir vous en donner. Si j'eusse pensé vous causer l'ombre d'un ennui ou de reproche, j'aurais commencé par vous demander mon compte et me serais empressé de me mettre en règle.

Bref, c'est ce que je viens vous demander aujourd'hui. Et à l'avenir nous ferons nos modestes affaires au comptant, ce qui vaudra mieux pour tous deux. D'après votre lettre en date du 19 août 86, vous étiez mon débiteur de 141 francs 45. Voulez-vous m'établir et m'envoyer de suite le relevé de mon compte à dater de cette date. De mon côté je vous ai livré:

1^o la toile gardée en place de celle de M^{me} Manet 1000 francs

2^o 3 toiles (exposition Grenoble), dont deux à 800 1600 francs

et une (*Bordighera*) 1000 francs

En plus de cela j'ai retouché la *Manneporte (Etrétat)* et d'autres toiles que vous m'aviez demandées — la *Manneporte*, 1200 francs. Dès que j'aurai reçu ce compte, je vous donnerai de suite satisfaction; puis nous nous entendrons sur les affaires à venir.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

29 déc^{bre} 86.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 322-323.

Archives Durand-Ruel.

ADDENDA AUX LETTRES

Document parvenu postérieurement au 1^{er} janvier 1978

À G. CAILLEBOTTE

Giverny, 6 juillet [c. 1884 ?]¹

Mon cher ami,

Je serais bien content de vous voir. Je vous attendais toujours comme vous me l'aviez promis. Envoyez-moi un mot me confirmant que vous venez mercredi [?], puis si vous pouvez [?] être à l'écluse, Bureau restant pour me dire à peu près l'heure.

Amitiés,

Claude Monet.

P.-S. — Je pense à une chose, si cela ne vous gêne pas vous seriez bien aimable de voir à Argenteuil M. Flament, menuisier, mon ancien propriétaire: il a toujours mon grand tableau du *Déjeuner sur l'herbe*. Si vous voyez un moyen de me le faire parvenir par bateau, dans ce cas, envoyez-moi de suite une dépêche, je vous enverrai ce que je lui redoie, 300 francs.

C.M.

¹ Datée d'un 6 juillet, cette lettre, écrite dans l'attente du passage de Caillebotte à l'écluse de Port-Villez, ne peut être placée avec certitude en 1884 (à moins d'une erreur de Monet sur le jour ou le mois), étant en contradiction avec la lettre 508, 5 juillet 84, qui rappelle un récent voyage en compagnie de Caillebotte.

Marie Berhaut, «Caillebotte, sa vie, son œuvre», Paris, 1978, p. 247, lettre n° 29.

train de faire graver le *Monaco* — On a complètement échoué jusqu'à présent — Avec le tableau de M. Fuller on n'a pu rien faire. On est très long à faire paraître les choses — On garde les articles quelquefois assez longtemps, l'inconvénient est que l'on s'exprimerait tout autrement (si l'on ne change pas d'avis) dans cinq ou six ans. Enfin, j'espère que ça paraîtra dans le courant de l'été prochain.

Document original.

(94) TH. ROBINSON À MONET [New York], 17 août 1893

... Je suis allé à Chicago, au printemps, avant l'ouverture de l'exposition. Ça choque un peu, l'absence de modernité, de nouveau; ça a l'air d'être fait par de bons élèves de l'école des Beaux-Arts, et on vous dit là-bas avec fierté: «C'est très grand, dix fois plus grand que l'exposition de —». J'irai peut-être voir les tableaux, plus tard. L'exposition des maîtres du siècle doit être bien intéressante. Miss Hallowell y a mis beaucoup de soins. Chez M. Sutton, il y a des choses de Besnard, ça a l'air d'être fait pour les Américains. Il y a des beaux Monets: une *Vue de Rouen*, 72, je crois; une toile avec deux saules, très jolie, et une marine avec des filets, que je trouve adorable de couleur, d'un raffinement, d'une justesse qui me désespèrent. Comme c'est facile à faire «l'à-peu-près», mais, quand on veut aller plus loin, les difficultés sont énormes. J'espère voir des *Cathédrales* cet hiver à New York, Deconchy m'en a parlé avec enthousiasme.

Document original.

(95) G. DURAND-RUEL À MONET Paris, le 18 janvier 1897

[La maison Durand-Ruel enverra deux tableaux de Monet à l'exposition de Venise, selon le désir de l'artiste. Il est entendu que Monet se charge d'envoyer des tableaux à Stockholm. Le marchand n'a pas encore de réponse au sujet du tableau des Glaçons à Vétheuil. Mais, puisque Monet, dans sa dernière lettre, disait s'être à moitié engagé avec un autre amateur, Durand-Ruel, avant d'offrir le tableau au client, voudrait être sûr de pouvoir l'avoir.]

Archives Durand-Ruel.

(96) G. DURAND-RUEL À MONET Paris, 8 février 97

[G. Durand-Ruel est heureux d'apprendre que le jugement dans l'affaire Guérin a été rendu en sa faveur. Il est, comme Monet, enchanté des résultats de la vente *Vevey*. Il a soutenu les tableaux de Monet contre les amateurs. C'est Petit qui a acheté le Pont d'Argenteuil pour un client; mais il ne sait son nom. Le n° 79, Sainte-Adresse, a été acheté, croit-il, par M. Georges Kohn, un membre de la famille Rothschild. Durand-Ruel a acheté L'église de Vernon, Le paysage d'hiver, n° 85, et Les faisans. Montaignac a acheté L'église de Varengeville et Les Glaçons. Durand-Ruel a acheté également le n° 83 et le n° 84 pour M. Depeaux.]

Archives Durand-Ruel.

(97) À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 avril 1900

Je vous expédie ce matin même par grande vitesse onze des tableaux que vous avez choisis, soit dans une caisse dont je vous adresse la clef par la poste:

5 toiles, *Norvège*,
3 toiles, *Environs de Dieppe*,
1 toile, *Prairie à Giverny*,

et un colis contenant 2 *Vues de la Seine*, série du matin.

Il me reste à vous livrer 6 toiles qui ne sont pas encore signées et que je vous enverrai sitôt que possible.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 376. Archives Durand-Ruel.

(98) À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 avril 1900

D'après ce que vous me dites je vois qu'il vaut mieux faire au mieux et n'exposer qu'un très bon choix, c'est pourquoi je vous ai télégraphié et vous prie de voir Faure et MM. Leclanché et Gallimard et me faire savoir de suite si je dois vous envoyer la *Cabane de Pourville* rachetée à la vente Chocquet, et la *Creuse*. J'adresse un mot à Marx pour lui faire part de mon désir.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 376-377. Archives Durand-Ruel.

(99) MONET À DURAND-RUEL Giverny, 1^{er} mars 1907

... Deux mots pour vous informer que je viens de remettre au chemin de fer une caisse contenant six tableaux:

3 de *Fleurs*,
2 *Cathédrales*,
1 *Maison Varengeville*...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 407. Archives Durand-Ruel.

(100) À DURAND-RUEL Grand Hôtel Britannia, Venise
26 nov^{bre} 1908

... Le portrait dont vous m'envoyez la photographie est bien de moi. C'est un peintre amateur anglais qui habitait le même hôtel que moi à Bordighera, mais je ne peux me rappeler le nom. Mais ce n'est pas le duc de Devonshire, comme on vous l'a dit...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 417. Archives Durand-Ruel.

(101) À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 octobre 1911

... Je suis heureux de pouvoir vous dire que j'ai pu retoucher celles de vos toiles qui en avaient besoin, et cela sans trop de peine... Dès que vos toiles seront sèches, je vous en ferai l'envoi...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 429.

(102) À G. DURAND-RUEL Giverny, 13 décembre 1916

... Je voudrais vous annoncer l'envoi des toiles que vous avez choisies lors de votre dernière visite, mais, vous le devinez facilement, mon grand travail prend tout mon temps...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 444.

(103) À G. DURAND-RUEL Giverny, 26 mars 1917

... Demain mardi 27 je vous ferai expédier une caisse contenant neuf tableaux, soit les huit que vous avez choisis et le neuvième... Vous voudrez bien recommander à Prosper de faire attention en déballant, car les signatures sont fraîches, ainsi que quelques retouches...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 446.

(104) À J. DURAND-RUEL Giverny, 2 avril 1918

... Je vous adresse ces jours-ci une caisse contenant trois des tableaux que vous m'aviez retenus. J'ai trouvé les deux autres si mauvais que j'ai préféré les détruire...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 450. Archives Durand-Ruel.

(105) À J. DURAND-RUEL Giverny, 4 avril 1918

... Autant qu'il m'en souvient voici les dates des trois toiles que je vous ai envoyées:

Bassin des Nymphéas en hiver: 1895.

Etretat: 1884.

La Seine à Port-Villez: 1896.

Le prix de chacune de ces toiles est de 15000 francs.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 450.

(106) À J. DURAND-RUEL Giverny, 13 janvier 1919

... Comme vous devez le savoir par MM. Bernheim, je viens de livrer à leur employé qui est venu ici en prendre livraison deux toiles choisies par ces Messieurs Bernheim lors de leur dernière visite, plus six des toiles que vous-même aviez [choisies], sauf la septième que je n'ai pas trouvée à mon goût pour vous être livrée.

Voici le détail des six toiles envoyées aujourd'hui:

2 <i>Coin de bassin aux Nymphéas</i> de	20000 francs chaque
<i>Les îles à Port-Villez</i>	18000 »
<i>Bassin aux Nymphéas, les rosiers</i>	18000 »
<i>Le val de Falaise (Giverny)</i>	16000 »
et <i>Inondation à Giverny</i>	16000 »

Pour ces quatre dernières toiles, il n'avait pas été question de prix entre nous, mais je suis obligé désormais de vous en demander ce prix, ainsi que je l'ai fait pour les dernières toiles vendues à MM. Bernheim. Vous voudrez bien m'en accuser bonne réception et me dire que nous sommes bien d'accord...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 454.

(107) À J. DURAND-RUEL Giverny, 26 avril 1920

... Les tableaux que vous avez choisis sont tous signés, par conséquent prêts à vous être livrés...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 456.

(108) À G. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} décembre 1920

... MM. Bernheim recevront aujourd'hui, par un de leurs employés venu les chercher, douze tableaux dont six ont été choisis par vous et les six autres par votre frère et MM. Bernheim, lors de leur visite. Le tout se monte à la somme de 330 000 francs, dont 165 000 pour ceux choisis par vous-même...

P.-S. — Le tableau d'*Etretat* est peut-être encore un peu frais. Recommandez que l'on y fasse attention.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 457.

(109) À J. DURAND-RUEL

Giverny, 20 nov^{bre} 1923

... Je viens entre-temps de signer les quatre toiles que vous m'avez achetées. Je vous les enverrai aussitôt sèches...

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 462. Archives Durand-Ruel.

(110) MONET À J. DURAND-RUEL

Giverny, 19 mai 1924

... Je vous préviens qu'hier M. Clemenceau a bien voulu se charger d'emporter vos quatre tableaux et qu'il s'est chargé de vous en prévenir, afin que vous les fassiez prendre chez lui, 8, rue Franklin...

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 462. Archives Durand-Ruel.

(111) À J. DURAND-RUEL

Giverny, 21 mai 1924

... Vous me demandez le titre des quatre toiles que je vous ai envoyées. C'est bien simple: 1^o *Etretat. Les bateaux de pêche*; 2^o *La Maison de l'auteur à Giverny*; 3^o *Les glaçons, Ecluse de Port-Villez*; 4^o *Les glaçons sur la Seine à Port-Villez*. J'avais tout à fait oublié de mentionner ces indications au dos des toiles. Pour le règlement de cet achat:

3 toiles à	40 000 francs
et une à	50 000 francs

Total	170 000 francs
-------------	----------------

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 463.

(112) À M. JOHN BOULTON

Giverny, 11 oct^{bre} 1924

Je m'empresse de vous retourner la photographie que vous m'avez envoyée. Le titre de la toile (*Rivière de l'Epte à Giverny*) faite, comme vous l'avez lu, est de 1884. Je regrette de ne pouvoir vous dire par quelles mains elle a pu passer; M. G. Bernheim pourrait sans doute vous dire de qui il la tient; quant à moi, il m'est impossible de vous dire à qui je l'ai cédée.

Document original.

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

B. = Bois	b. g. = en bas et à gauche	b. c.-g. = en bas et au centre-gauche	h. g. = en haut et à gauche
T. = Toile	b. c. = en bas et au centre	h. c. et h. cat. = hors catalogue	P. A. = propriétaire anonyme
b. d. = en bas et à droite	b. c.-d. = en bas et au centre-droit	h. d. = en haut et à droite	s. n° = sans numéro s. p. = sans page c. = circa

- H. Adhémar, 1950 = H. Adhémar, *Monet, Peintures*, Paris, 1950.
 A. Alexandre, 1921 = A. Alexandre, *Cl. Monet*, Paris, 1921.
 A. Arnyvelde, 1914 = A. Arnyvelde, *Chez le peintre de la lumière*, in: *Je sais tout*, 15 janvier 1914.
 J. Aubry, 1922 = J. Aubry, *Eugène Boudin*, Paris, 1922.
 G. Besson, s. d. [1949] = G. Besson, *Cl. Monet*, Paris, Braun (Les Maîtres), s. d. [1949].
 L. Cabot Perry, 1927 = L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *American Magazine of Art*, mars 1927.
 G. Clemenceau, 1928 = G. Clemenceau, *Cl. Monet, les nymphéas*, Paris, 1928.
 S. Cotté, 1974 = S. Cotté, *Monet*, Paris, 1974.
 L. Degant et D. Rouart, 1958 = L. Degant et D. Rouart, *Cl. Monet*, Genève, 1958.
 M. Elder, 1924 = M. Elder, *A Giverny chez Cl. Monet*, Paris, 1924.
 F. Fels, 1925 = F. Fels, *Cl. Monet*, Paris, 1925.
 M. de Fels, 1929 = M. de Fels, *La vie de Cl. Monet*, Paris, 1929.
 G. Geffroy, 1922 = G. Geffroy, *Cl. Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris, 1922.
 G. Grappe, s. d. [1909] = G. Grappe, *Cl. Monet*, Paris, Librairie artistique internationale (l'Art et le Beau), s. d. [1909].
 J.U. Halperin, *Félix Fénéon. Œuvres... complètes*, Genève, 1970 = J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres plus que complètes*, Genève, 1970.
 J.-P. Hoschedé, 1960 = J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet ce mal connu*, Genève, 1960.
 P. Jamot et G. Wildenstein, 1932 = P. Jamot et G. Wildenstein, *Manet*, Paris, 1932.
 C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat et A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975; cf. *Monet at Giverny*, 1975.
 X. Lathom, 1931 = X. Lathom, *Cl. Monet*, New York, 1931.
 Ch. Léger, 1930 = Ch. Léger, *Cl. Monet*, Paris, 1930.
 M. Malingue, 1943 = M. Malingue, *Cl. Monet*, Monaco, 1943.
 C. Mauclair, *L'Impressionnisme*, 1904 = C. Mauclair, *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904.
 C. Mauclair, 1924 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1924.
 C. Mauclair, 1927 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1927.
 Ch. Merrill Mount, 1966 = Ch. Merrill Mount, *Monet*, New York, 1966.
Monet at Giverny, 1975 = C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975.
 O. Reuterswärd, 1948 = O. Reuterswärd, *Monet*, Stockholm, 1948.
 J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950 = J. Rewald, *Camille Pissarro, lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950.
 J. Rewald, 1955 = J. Rewald, *Histoire de l'Impressionnisme*, Paris, 1955.
 J. Rewald, 1961 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1961.
 J. Rewald, 1973 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1973.
 J. Rewald, *Theo van Gogh*, 1973 = J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973.
 L. Rossi Bortolatto, 1972 = L. Rossi Bortolatto, *L'Opera completa di Cl. Monet 1870-1889*, Milan, 1972.
 D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, 1972 = D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, *Monet, Nymphéas*, Paris, 1972.
 I. Sapego, 1969 = I. Sapego, *Cl. Monet*, Leningrad, 1969.
 W.C. Seitz, 1960 = W.C. Seitz, *Cl. Monet*, New York, 1960.
 A. Stokes, 1958 = A. Stokes, *Monet*, Londres, 1958.
 A. Tabarant, 1947 = A. Tabarant, *Monet et ses œuvres*, Paris, 1947.
 Thiébault-Sisson, 1900 = Thiébault-Sisson, *Cl. Monet, les années d'épreuves*, in: *Le Temps*, 26 nov. 1900.
 Thiébault-Sisson, 7 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Claude Monet*, in: *Le Temps*, 7 déc. 1926.
 Thiébault-Sisson, 29 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs*, in: *Le Temps*, 29 déc. 1926.
 Thiébault-Sisson, 8 janv. 1927 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs, II*, in: *Le Temps*, 8 janv. 1927.
 Trévisé (de), 1927 = Duc de Trévisé, *Le Pèlerinage de Giverny*, in: *Revue de l'Art ancien et moderne*, janv.-fév. 1927.
 L. Vauxcelles, 1905 = L. Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905.
 L. Venturi, *Archives...*, 1939 = L. Venturi, *Les Archives de l'Impressionnisme*, Paris, 1939.
 L. Werth, 1928 = L. Werth, *Cl. Monet*, Paris, 1928.
 D. Wildenstein, 1967 = D. Wildenstein, *Monet, Impressions*, Lausanne, 1967.
 D. Wildenstein, 1971 et 1974 = D. Wildenstein, *Cl. Monet*, Milan 1971 (édition italienne), 1974 (édition française).
 D. Wildenstein, 1974, t.I = D. Wildenstein, *Monet, vie et œuvre*, t.I, Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1974.
 N.B.
 Annuaire du Commerce = Annuaire-Almanach du Commerce Didot-Bottin.
 Arts (Les) = *Le Journal des Arts* = *Beaux-Arts* = *Arts*.
 Chronique des Arts = *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*.

Monet, 1952, Zurich, Paris et La Haye = *Monet*, Kunsthaus, Zurich, mai-juin 1952; *Monet*, Galerie des Beaux-Arts, Paris, juin-juillet 1952; *Monet*, Gemeentemuseum, La Haye, juillet-septembre 1952.
Monet, Edimbourg et Londres, 1957 = *Monet*, Royal Scottish Academy, Edimbourg, août-septembre 1957; *Monet*, Tate Gallery, Londres, septembre-novembre 1957.

Monet, Saint Louis et Minneapolis, 1957 = *Cl. Monet*, City Art Museum of Saint Louis, septembre-octobre 1957; *Cl. Monet*, The Minneapolis Institute of Arts, novembre-décembre 1957.
Monet, New York et Los Angeles, 1960 = *Cl. Monet, Seasons and Moments*, Museum of Modern Art, New York, mars-mai 1960; *Cl. Monet, Seasons and Moments*, The Los Angeles County Museum, juin-août 1960.

TABLEAUX DATÉS PAR L'ARTISTE D'UNE ANNÉE DIFFÉRENTE DE CELLE À LAQUELLE ILS SONT CATALOGUÉS ICI

Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en
822.	Bateaux de pêche	1884	1883
974.	Hameau de Falaise près Giverny	1883	1885
981.	Printemps, saules	1886	1885
1002.	Chemin	1886	1885
1022.	Paysage à Etretat	1884	1885
1030.	Bateaux sur le galet	1884	1885

Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en
1089.	Rochers à Belle-Ile	1887	1886
1094.	Port-Goulphar	1887	1886
1096.	Bloc de rochers à Port-Goulphar	1887	1886
1108.	Port-Domois	1887	1886
1111.	Les Rochers de Belle-Ile	1887	1886